

le phare

journal n° 8

centre culturel suisse • paris



MAI - JUILLET 2011

EXPOSITIONS • AMY O'NEILL • TATJANA GERHARD • FIONA TAN / ARTS VIVANTS • CARTE BLANCHE AU FAR ° / NYON
CONFÉRENCE / ARCHITECTURE • PETER ZUMTHOR / MUSIQUE • COLIN VALLON TRIO • CARTE BLANCHE AU MONTREUX JAZZ FESTIVAL
PORTRAIT • FELIX LEHNER / INSERT D'ARTISTE • MAI-THU PERRET / ACTUALITÉ CULTURELLE • ERIK TRUFFAZ • RENÉ BURRI



© Centre culturel suisse

● ... **EXPOSITION** / Visite commentée d'*Unisson* par Francis Baudevin. Le 9 février 2011.



© Centre culturel suisse

● ... **ARCHITECTURE** / *L'architecture pour la musique*, avec Marcel Meili. Le 11 février 2011.



© Eduardo Serafim

● ... **CONCERT** / Gol et Ghedalia Tazartes. Le 23 février 2011.



© Marc Donagie

● ... **EXPOSITION** / *Echoes*. Du 28 janvier au 10 avril 2011.



© Eduardo Serafim

● ... **CONCERT** / Carte blanche à Saâdane Afif. Avec Rainier Lericolais, Vale Poher, That Summer. Le 25 février 2011.



© Eduardo Serafim

● ... **DANSE** / *Knockin' on Heaven's Door* de Pascal Rambert, avec Tamara Bacci. Les 16 et 17 mars 2011.



© Eduardo Serafim

● ... **CONCERT** / Rhys Chattam et Christian Pahud. Le 1^{er} mars 2011.



© Eduardo Serafim

● ... **CONCERT** / SpliTt. Le 3 mars 2011.



© Centre culturel suisse

● ... **CINÉMA / CONFÉRENCE** / François Bon, sur Jean-Luc Godard et les Rolling Stones. Le 23 mars 2011.



© Nicolas Righetti

● ... **FILMS ET VIDÉOS** / Dieter Meier et Boris Blank / YELLO. Le 31 mars 2011.



© Centre culturel suisse

● ... **CONCERT** / *Sacred Selections* de Matt Stokes à l'église des Blancs-Manteaux. Le 8 avril 2011.

Sommaire

1 / ● EN UNE

Amy O'Neill

«**Forests, Gardens & Joe's**»

2 / ● ÇA S'EST PASSÉ AU CCS

3 / ● ÉDITO

Et la Suisse, d'ailleurs ?

4 / ● EXPOSITION

Amy O'Neill : « Déconstruire des notions préconçues »

Interview de l'artiste pour l'exposition *Forests, Gardens & Joe's*

8 / ● EXPOSITION

Mise en scène du mystérieux
Tatjana Gerhard

9 / ● GRAND ENTRETIEN / THÉÂTRE

« Planter des graines dans la tête des spectateurs »

Oskar Gómez Mata

10 / ● MUSIQUE

La voix du trio

Colin Vallon

11 / ● THÉÂTRE

L'invitation au voyage de Nicolas Bouvier

Dorian Rossel

12 / ● CONFÉRENCE / ARCHITECTURE

Une architecture de l'intransigeance
Peter Zumthor

14 / ● MULTIMÉDIA

Quand la littérature nous téléphone
Fréquences - projet pour iPhone

15 / ● MUSIQUE

Mélodéon, banjo et autres piments infernaux

Mama Rosin

16 / ● ARTS VIVANTS

Ultra far°, vitrine d'un festival sensible
Carte blanche au far°

19 / ● INSERT

Mai-Thu Perret

23 / ● DANSE

Danser la différence

Perrine Valli

24 / ● EXPOSITION

Vox Populi

Fiona Tan

25 / ● MUSIQUE

Fondation 2, la plus-value du Montreux Jazz Festival

Carte blanche au Montreux jazz Festival

27 / ● PORTRAIT

Métier : fondeur d'art

Entretien avec Felix Lehner

33 / ● LONGUE VUE

L'actualité culturelle suisse en France
Expos / Scènes / Musique

36 / ● MADE IN CH

L'actualité éditoriale suisse

Littérature / Arts / Musique / Cinéma

39 / ● INFOS PRATIQUES

Couverture : Amy O'Neill, *Thor's Gold in Them Victory Gardens*, 1943-2011, photo trouvée, dimensions variables



Édito

Et la Suisse, d'ailleurs ?

Amy O'Neill, plasticienne, est américaine et helvète. Aujourd'hui, elle est installée à New York mais a vécu sept ans en Suisse où elle a, entre autres, réalisé des dessins de chalets et de glaciers. En effet, d'une manière générale, les contextes culturels et architecturaux de l'endroit où elle habite nourrissent son travail. Aussi, l'exposition *Forests, Gardens and Joe's* est principalement constituée d'œuvres créées aux États-Unis, mais qui peuvent être regardées à travers le prisme de sa période suisse, et inversement. Sa confrontation avec des environnements différents, et la manière dont elle les perçoit, enrichissent ses recherches et ses propositions artistiques.

Fiona Tan, artiste elle aussi, est hollandaise et d'origine indonésienne. Son travail est lié à la notion d'identité, tant personnelle que collective. Il a souvent un caractère documentaire et intègre alors des images d'archives. Son œuvre *Vox Populi Switzerland* est constituée d'images extraites d'albums de familles, qui lui ont été confiés pour son projet qu'elle avait expérimenté dans d'autres pays, et qu'elle poursuit ailleurs aujourd'hui. Le regard qu'elle porte sur la Suisse est aussi important pour elle que pour nous, mais chacun y apportera son propre regard. Il est à noter que cette œuvre provient de la collection de l'Aargauer Kunsthau, musée qui possède l'un des plus importants ensembles d'art moderne et contemporain suisse.

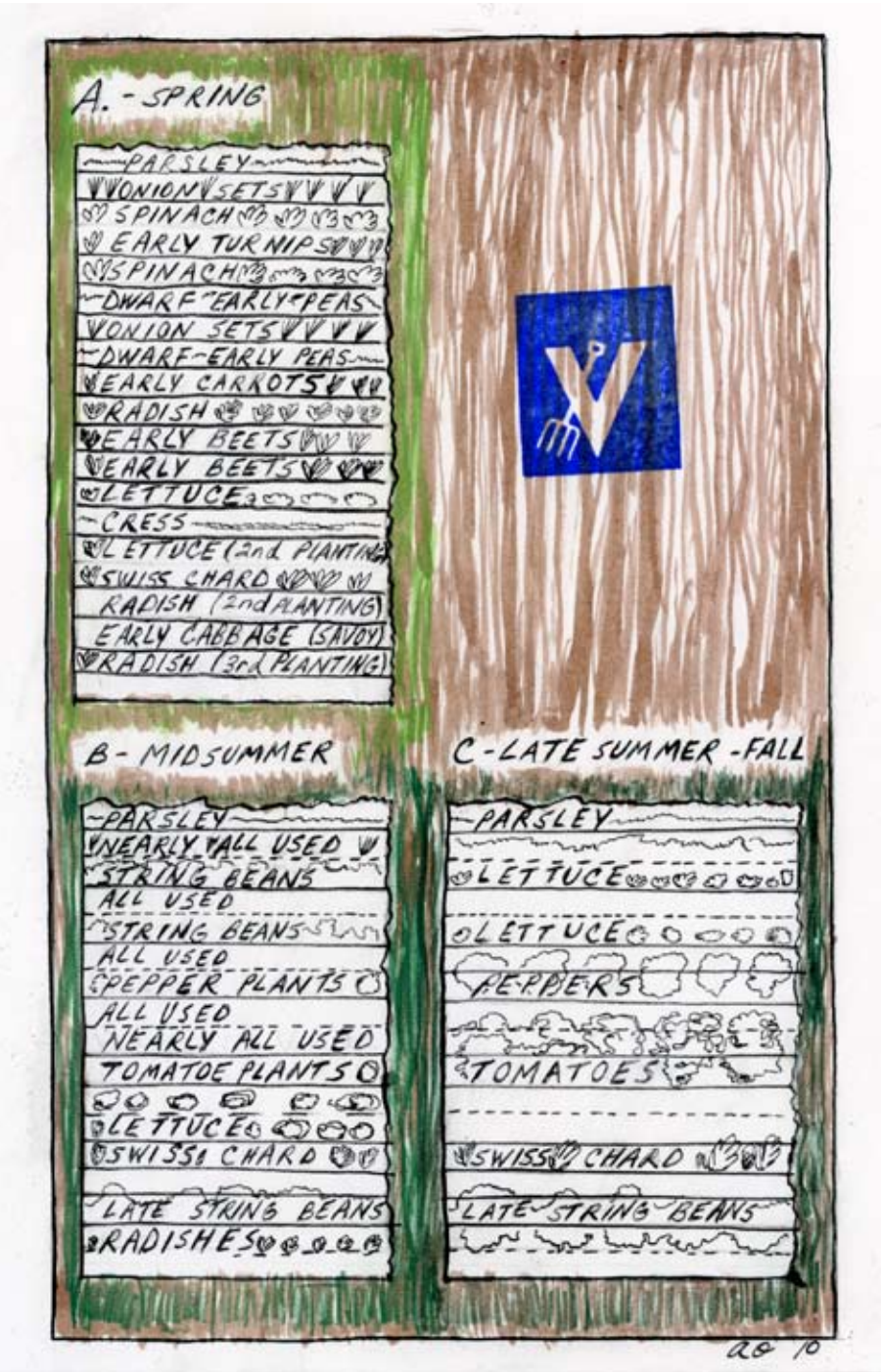
Perrine Valli, danseuse et chorégraphe, est française et suisse. Sa compagnie est établie à Genève mais c'est grâce à Paris qu'elle est partie en résidence au Japon. Ce contexte et les danseurs qu'elle y a rencontrés ont constitué le point de départ de sa nouvelle création, *Déproduction*. Une chorégraphie inspirée par les gouffres qui séparent les façons de vivre et de travailler, ici et là-bas, mais née grâce à la passion partagée de la danse, langage universel du corps.

Ces trois artistes, que l'on retrouve dans cette nouvelle programmation, sont emblématiques de notre volonté de réfléchir à la notion d'une Suisse ouverte, métissée et hybride. Une Suisse qui stimule des projets, même pour des artistes d'ailleurs, et qui a aussi besoin des autres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Le Centre culturel suisse est une plate-forme pour la création contemporaine suisse, certes, mais c'est aussi un lieu qui permet d'observer et de convier des interlocuteurs d'horizons divers. Du passé au présent, de nombreux exemples jalonnent l'histoire. Saluons donc en passant Blaise Cendrars, écrivain neuchâtelois disparu il y a cinquante ans, dont le séjour aux États-Unis a changé la vie, et Thomas Hirschhorn, artiste suisse établi à Paris, qui représente cette année la Suisse à la Biennale d'art de Venise.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Amy O'Neill, *Chalet Derborence*, 2005, 103 x 137 cm. Collection privée, Genève

Amy O'Neill : « Déconstruire des notions préconçues »



Amy O'Neill, V Garden Sketch, 2010, encre sur papier, 26 x 18 cm

Forests, Gardens & Joe's permet d'explorer une œuvre multiforme, toujours influencée par les lieux. — Propos recueillis par Olivier Kaeser

● EXPOSITION

06.05 – 17.07.11
Amy O'Neill
Forests, Gardens & Joe's

● Olivier Kaeser / La Pennsylvanie où tu es née a fortement influencé ton œuvre. Ce contexte est-il important dans le travail que tu présentes au Centre culturel suisse ?
● Amy O'Neill / Bien sûr. J'ai toutefois eu la chance de vivre en Suisse pendant sept ans. Cette expérience a été importante pour moi. Elle m'a permis de regarder et penser l'art de manière sans doute très différente de la façon dont j'aurais poursuivi mon travail aux États-Unis. J'ai toujours été intéressée par le rôle de la formation et aussi de l'origine culturelle chez

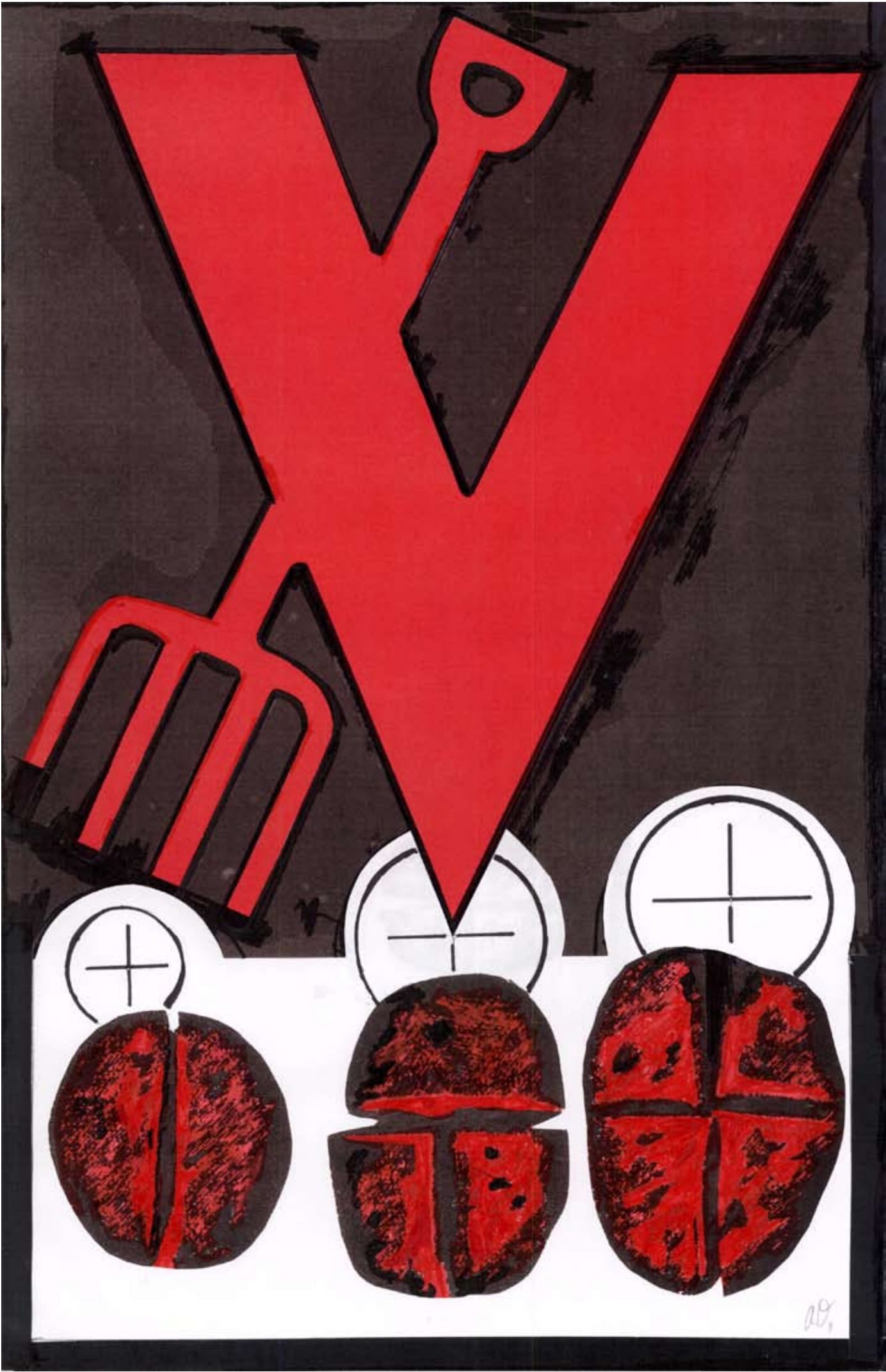
les gens. C'est quelque chose que j'essaie toujours d'intégrer dans ma pratique. À l'âge de trente-neuf ans, après avoir eu l'occasion de rencontrer des cultures très diverses, je souhaite toutefois aussi participer à une histoire beaucoup plus large que celle dictée uniquement par mes seules origines.

● OK / Mais la pièce centrale de l'exposition, intitulée Deconstructing 13 Stripes and a Rectangle, soit Déconstruire 13 bandes et un rectangle, met en scène le drapeau américain.
● AO / Mon idée à la base de cette série de travaux est de déconstruire des notions préconçues, notamment celles de hiérarchie et de bon droit. Le drapeau ne fait que représenter cela. Il évoque bien sûr la fierté et le patriotisme, mais cela ne veut pas dire qu'il ne doit pas être questionné pour autant. Déconstruire cet objet revient à le considérer différemment, à ne pas l'imaginer comme quelque chose de définitif ou codifié de façon univoque. Mon désir est plus de générer des idées que de déconstruire un système, même si le titre de cette série contredit un peu ce principe..

● OK / À propos de cette pièce tu expliques que tu as été inspirée par les Jardins de Victoire ou Jardins de guerre. Que peux-tu en dire de plus ?
● AO / Ces jardins furent des instruments de propagande aux États-Unis et en Angleterre pendant la Première guerre mondiale, mais surtout pendant la Seconde, pour justifier la guerre et pour mobiliser les gens. Aux États-Unis, notre participation dans les guerres en cours, des guerres que nous avons initiées, ne génère que peu d'engagement public. Ce fut le point de départ de ma réflexion : réintroduire cette notion de participation directe dans notre société et demander aux gens de réfléchir à ce qu'un tel engagement signifie. Sommes-nous prêts à agir de façon concrète, et presque quotidienne, pour soutenir de telles guerres ? Métaphoriquement, un jardin est aussi un lieu où des idées peuvent être développées, quelque chose en fait de très positif. J'aimerais continuer à jouer de cette idée et voir où elle peut mener.

● OK / Tu utilises des sacs de jute qui font référence à la guerre et aux tranchées mais évoquent aussi les sacs à patates.
● AO / Oui, j'aime cette double référence. On dit que les soldats en Irak utilisent ces sacs remplis de sable comme rempart improvisé contre des engins explosifs, en les disposant dans leurs voitures et autour de leurs camps. Ces sacs semblent pourtant davantage fournir un réconfort psychologique, tout comme un jardin le ferait, qu'une protection efficace.

● OK / Quel est ce dessin que tu as sérigraphié sur les sacs ?
● AO / C'est un tas de pommes de terre qui peut aussi être vu comme – cela me gêne de le dire – un corps, mais un corps sans membres. Cela rappelle bien sûr tous ces gars qui ont été amputés à cause de la guerre. Ces dessins sont peut-être un peu macabres, comme le sont les corps/marionnettes de Hans Bellmer.



Amy O'Neill, V Garden Bag, 2010, encre sur papier, 70 x 36 cm



Amy O'Neill, *Baby Cage*, 2007, bois peint, 120 x 180 x 40 cm. Collection Dan Walsh

Née en 1971 à Beaver, Pennsylvanie. Vit et travaille à New York.

Expositions récentes

Personnelles

2011: *Forest, Gardens & Joe's*, Centre culturel suisse, Paris
Galerie Praz-Delavallade, Paris
2010: *Pilgrim Boudoir*, Mamco, Genève
2009: *Old Women's Shoe/Zoo Revolution*, Printemps de Septembre, Toulouse
Slow Ice, Blancpain Art Contemporain, Genève
2008: *Pilgrim Motel*, Galerie Praz-Delavallade, Berlin
Forest Park Forest Zoo, The Box, Wexner Center for the Arts, Columbus
Hollow Trees and Storybook Ruins, FriArt, Fribourg

Collectives

2011: *Sculpture*, Paula Cooper Gallery, New York
Voici un dessin Suisse (1990-2010), Aargauer Kunsthaus
2010: *Looking Back*, *The Fifth White Columns Annual*, White Columns, New York
Let's Dance, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine
2009: *SOT-L'Y-LAISSE*, Bâtiment d'art contemporain, Genève
Parades and Procession, Parasol Unit, Londres
Flower Power, Villa Giulia, Verbania
2008: *Variety Show*, Aperture Foundation, New York
On Procession, Indianapolis Museum of Art, Indiana
The Alliance, doART, Séoul
Revisited, La Salle de Bains, Lyon

de ce type sur le mur de l'exposition. Je joue aussi un peu ici avec l'idée d'un aigle qui, en s'envolant, emporterait soudain avec lui le toit de la maison sur laquelle il était perché.

- **OK** / *Le drapeau américain apparaît aussi dans une série de dessins. Comment articules-tu ta recherche entre dessins, sculptures et installations ?*
- **AO** / Ces différents médias se nourrissent mutuellement. Par exemple, les dessins de jardins m'ont aidée à penser les sculptures, à déterminer quels matériaux employer. Tous ces processus jouent entre eux dans un aller-retour continu. Il y a quelque chose de très organique dans ma façon d'aborder le dessin que je retrouve dans la sculpture, qui, comme tu le sais, utilise souvent des éléments naturels. C'est pour cela que je ne me limite pas à un média particulier, parce que leur combinaison m'offre tant d'informations que je n'aurais pas eues autrement, si je m'étais concentrée sur une seule approche.

- **OK** / *Tes origines sont également au centre d'une autre œuvre intitulée Forest Park Forest Zoo.*
- **AO** / J'ai imaginé cette pièce à partir d'un lieu que j'ai visité pour la première fois quand j'étais enfant. Un « story-book forest » est un endroit dans lequel des contes pour enfants sont illustrés en trois dimensions, avec des maisons et des attractions toutes liées à des histoires spécifiques racontées aux enfants. Le parc, rempli d'animaux, était situé sur une belle montagne de Pennsylvanie. D'une certaine façon, cette visite fut pour moi une sorte d'introduction



Amy O'Neill, *Forest Park Forest Zoo*, 2010, film (photos: Jason Fulford; musique: Orphan)



Amy O'Neill, *Forest Park Forest Zoo*, 2010, film (photos: Jason Fulford; musique: Orphan)

à la culture. Quand j'y suis revenue il y a quatre ans, l'endroit était à l'abandon et avait été fermé. La nature avait repris ses droits par rapport à ces idées de culture, d'imaginaire et de fantaisie que ce lieu représentait pour moi. C'est une chose qui m'a beaucoup touchée et à partir de laquelle j'ai réalisé plusieurs projets.

- **OK** / *Ton nouveau film, Joe's, aborde le même thème. On pense entrer dans un lieu abandonné mais on tombe dans une espèce de musée avec des animaux naturalisés. Quelle est l'histoire de ce lieu ?*
- **AO** / Ce qui m'intéresse avant tout dans ce bar situé dans l'ouest de la Pennsylvanie, non loin du lieu où j'ai grandi, est tant sa nature bricolée que son improbable statut de musée d'histoire naturelle. Des souvenirs de chasse sont étalés sans ordre apparent dans de grandes vitrines. Un ours polaire et un crâne de gorille se côtoient, alors que des pattes d'éléphants, transformées en tabourets et en tables basses pour y boire des bières, jonchent le sol. Remplis d'illusions et d'obsessions, ce lieu semble avoir été créé par un Don Quichotte des temps modernes.

- **OK** / *Nous avons parlé de pluralité des contextes culturels. À ce sujet, en quoi trouves-tu pertinent de rapprocher tes dessins de chalets suisses de pièces rappelant ton origine américaine ?*
- **AO** / Quand je suis arrivée en Suisse, je me suis posé la question de comment mettre mon travail en adéquation avec le lieu où je me trouvais. Quand j'ai commencé à me rendre en montagne, j'ai été surprise de voir tous ces chalets fermés. C'était l'été ou l'automne et ils sont peu occupés durant ces périodes. J'étais aussi déconcertée par leur densité dans le paysage : une vraie invasion ! La question de leur authenticité m'intéressait également : ils n'étaient par exemple pas réellement construits en bois, mais plutôt en béton recouvert de bois. Autre exemple, les voitures parkées sur les propriétés ne correspondaient pas au style de vie si fortement suggéré par un chalet. Je me suis beaucoup amusée à les dessiner, parfois à partir d'anciennes cartes postales des années 50 ou 60. Aujourd'hui, je vois dans ces dessins un même type de questionnement quant à la façon dont nous nous identifions avec qui nous sommes. ■

Édition

À l'occasion de l'exposition paraît le livre d'artiste d'Amy O'Neill, *Forests, Gardens and Joe's*. Texte inédit de Bob Nickas (anglais et français), graphisme de Jason Fulford, 112 pages, 1'000 exemplaires, dont 20 éditions de tête. Coédition Centre culturel suisse, Paris et J&L Books, New York.



Amy O'Neill, *Joe's*, vidéo HD (photos: Jason Fulford; musique: Michael Hurley)



Tatjana Gerhard, sans titre, 2010, 160 x 140 cm. Collection privée, Zurich. Courtesy Rotwand



Tatjana Gerhard, sans titre, 2010, huile sur toile, 200 x 150 cm. Courtesy Rotwand

Mise en scène du mystérieux

La peinture de Tatjana Gerhard nous engloutit dans des univers étranges, peuplés de figures aussi bizarres que monstrueuses. — Par Konrad Bitterli.

Traduction de Katrin Saadé-Mayenberger

● EXPOSITION

06.05 – 05.06.11

Tatjana Gerhard

Née en 1974 à Zurich. Elle vit à Gand et à Zurich.

Expositions récentes

Personnelles

2011: Centre culturel suisse, Paris

Rotwand, Zurich

2010: *Es scheint so*,

Helmhaus, Zurich

Als ob sie alles wussten,

Deweer Gallery, Otegem

Collectives

2011: *Zwischenlager*,

Helmhaus, Zürich

2010: *In Transit*, Rotwand, Zurich

Public *Private Paintings/2000–*

2010, Mu.Zee, Ostende

■ « Le protagoniste d'un tableau de Tatjana Gerhard de 2008 serait irrémédiablement perdu pour nous (...), s'il ne voulait pas lui-même éclairer, avec sa lampe de poche, son visage, et rien d'autre. Ce geste, il ne le fait que pour nous. Autrement, pourquoi ce personnage qui porte un chapeau pointu de clown et s'abîme tristement dans ses pensées, devrait-il s'éblouir lui-même avec son unique source de lumière, alors qu'il est assis seul dans l'image et que, derrière lui, l'abîme le guette? »¹

L'artiste s'est fait connaître grâce à des tableaux à l'imaginaire singulier dont les figures aussi bizarres que monstrueuses rappellent les contes pour enfants. Des commissaires d'exposition zélés y découvrent des trolls qui traversent les peintures tels des fantômes ou qui évoluent, l'air absent, dans un univers connu d'eux seuls. Ce monde imaginaire n'augure rien de rassurant. La critique a décelé une « angoisse existentielle » dans les actes absurdes exécutés par les personnages habitant les tableaux et a essayé de saisir, par des métaphores sémantiques, le sens profond de leur étrangeté...

Or, Tatjana Gerhard ne cherche-t-elle pas plutôt à fixer sur ses tableaux inquiétants ce qui ne s'exprime pas en paroles, ne s'apprivoise pas avec des mots? Les critiques d'art ne devraient-ils pas partir sur de nouvelles bases et évoquer les aspects que le discours académique laisse volontiers de côté, par exemple ces espaces atmosphériques dans lesquels s'ouvrent des gouffres inquiétants?

Les figures de Tatjana Gerhard apparaissent comme des acteurs d'une pièce de théâtre pour laquelle il n'existe

pas de script. Ils agissent et gesticulent avec expressivité sur une scène qui rend claustrophobe et dont on ne peut que soupçonner les limites. Même les paysages, ou ce qui y ferait allusion, ressemblent à des décors fantomatiques. Une ferme isolée, un ponton abandonné ou une piste de danse désertée sont plutôt suggérés que représentés, plongés dans une obscurité infinie. Bien que les espaces scéniques s'illuminent, occasionnellement, d'un rai de lumière cru, le fond se perd dans l'obscurité d'un bleu profond, d'un violet tirant sur le noir. C'est principalement dans la palette chromatique de Tatjana Gerhard que l'on pourrait déceler les humeurs qui traversent ses espaces picturaux.

Ce que les tableaux donnent à voir est moins un théâtre de marionnettes qu'une mise en scène très aboutie d'une peinture qui s'exprime en une infinité de nuances crépusculaires. Grâce à des vernis transparents, les figures se détachent du mouvement de pinceau et se mêlent, dans un lent tâtonnement pictographique, aux nuances du fond dont les tons se superposent, strate par strate, jusqu'à ce que figure et fond s'équilibrent dans un rapport précaire entre une profondeur de champ abyssale et une surface à la luminosité criante. Les tableaux de Tatjana Gerhard sont, à vrai dire, des mises en scène de la peinture, un jeu de miroirs et d'illusions. Tandis que les couches du fond du tableau, appliquées vigoureusement à la spatule, évoquent une surface à la matérialité affirmée, le vernis éblouissant en unifie l'espace fictif et reflète l'espace réel. C'est ainsi que nous, spectateurs, devenons partie prenante du pandémonium de Tatjana Gerhard. ■

1. Daniel Morgenthaler, in *Tatjana Gerhard*. Helmhaus Zürich, 2010.

Konrad Bitterli est conservateur au Kunstmuseum St.Gallen, où il a organisé des expositions avec Pipilotti Rist, Luc Tuymans, Bethan Huws, Steven Parrino, Marcel van Eeden, etc. Il aime aussi les westerns.

« Planter des graines dans la tête des spectateurs »

Récréatif et intelligent : pour le metteur en scène hispano-suisse Oskar Gómez Mata, à la tête de la compagnie de théâtre l'Alakran, l'art est l'affaire de tous. — Par Séverine Garat

■ Il s'appelle OGM pour Oskar Gómez Mata et nul doute que votre organisme soit grandement modifié à son contact. Metteur en scène, comédien, auteur, formateur et pédagogue, l'artiste hispano-suisse et sa compagnie L'Alakran débarquent à Paris avec leur dernière création intitulée *Suis à la Messe Reviens de suite*, présentée du 11 au 13 mai 2011 au Centre Pompidou. L'occasion d'inviter ici Bruno Tackels (essayiste, dramaturge et journaliste à la revue Mouvement) à s'entretenir avec ce « clown communiste » à l'œuvre aussi récréative qu'intelligente.

En quoi consiste un animiste? À animer tout simplement : encourager, supporter, donner de l'énergie, mettre de la vie, insuffler. Voilà comment aime se définir Oskar. En ces temps de misère politique, bien plus

obscène que festive, il est alors un appel d'air qu'on devrait pouvoir accueillir avec l'espoir que la combustion prenne bien et pour longtemps. À la croisée de la physique quantique, de la philosophie et de l'acte politique, Oskar Gómez Mata est un agitateur de consciences qui nous oblige à l'exercice critique au moyen d'un bricolage poétique et réjouissant. Dans le monde d'Oskar, ça s'active dans tous les sens, ça s'essaie à des parenthèses philosophiques et ça bouscule redoutablement nos habitudes. C'est que l'homme et son équipe entendent bien profiter pleinement de cette extra-ordinaire expérience qu'est la représentation où, pour un temps donné, acteurs et spectateurs se retrouvent à « *respirer le même air*. » Pour cet idéaliste qui avoue croire à l'innocence et à un équilibre, l'unique projet serait de réussir à « *planter des graines dans la tête des spectateurs pour qu'ils prennent position intellectuellement et physiquement* ». Parce qu'une telle pratique semble si rare, il serait bien dommage de ne pas profiter du passage d'un de ces derniers jardiniers de l'humain!

— Déjouer toutes attentes

Pour autant, Oskar n'oublie pas que « *L'art est avant tout une fête, et (qu')on ne fait pas la fête tout seul*. » Empruntant ici volontiers à l'artiste Robert Filliou, dans l'art de la récréation intelligente Oskar Gómez Mata semble chaque fois surpasser voire déjouer toutes attentes. « *L'humour, ça permet aussi de dire certaines choses qui passeraient moins bien si elles étaient dites de manière trop sérieuse ou grave* », confie-t-il. Et c'est vrai que s'il y a bien chose heureuse quand on « participe » à un spectacle de l'Alakran, c'est que l'on rit! Et tant pis pour celles et ceux à qui le rire n'arrive pas. « *Parfois, dans les milieux de l'art, chez les professionnels de la profession, comme on dit, mon travail est, disons, moins bien perçu que par un public « lambda » : parce qu'il ne répond pas toujours aux codes du « contemporain » ou du « bien fait »*. » Qu'importe. Pour lui, comme pour Filliou encore : « *L'art n'est pas la possession des artistes, il est l'affaire de tous (...) et il faut le reprendre et le redonner à ceux à qui il appartient, le replacer entre les mains de tous* ». L'Alakran signifie petit scorpion en espagnol. S'il n'est pas dangereux, il ne laisse pourtant personne insensible. ■

Séverine Garat est conférencière à l'Université de Bordeaux 3, journaliste à la revue mensuelle *SPIRIT* et collaboratrice curatoriale pour le BAL 2011 – Biennale d'Arts Contemporains des Libellules à Vernier (Genève).

● GRAND ENTRETIEN / THÉÂTRE

MARDI 10.05.11 / 20 H 30

Oskar Gómez Mata

Entretien avec Bruno Tackels, essayiste, dramaturge et journaliste à la revue *Mouvement*



Oskar Gómez Mata, clown communiste. © Steeve Iuncker



« On voulait s'affranchir du son jazz » : Collin Vallon. © Nadia F. Romanini / ECM Records

La voix du trio

Le pianiste Colin Vallon compose des mélodies lyriques que « *l'on peut facilement chanter* ». Mais sur scène, cela peut muter en rock.

— Par Alexandre Caldara

• MUSIQUE

JEUDI 12.05.11 / 20 H
Colin Vallon trio

Concert programmé à l'occasion de la sortie en France de *Rruga*, nouvel album du Colin Vallon trio (ECM Records)

■ « *J'essayai de composer dans le train* », explique Colin Vallon lorsqu'il rappelle quelques heures plus tard que convenu. On pense alors à un sablier, on imagine le pianiste, originaire d'Yverdon, regarder les grains tomber en attendant de se laisser guider. Phase de retrait du monde, de recherche et d'humour. On se souvient du morceau qu'il avait écrit pour une gare improbable, où il ne voyait jamais personne ni descendre, ni monter. *Rruga*, titre de son troisième album, signifie « journée » ou « chemin » en albanais. Les deux précédents, déjà en trio, se nommaient : *Les ombres* et *Ailleurs*. Ce nouvel opus, conçu avec le contrebassiste Patrice Moret et le batteur Samuel Rohrer, veut dégager une identité de groupe, une seule voix mélancolique et assurée. Recherche de vertiges, de vides, interprétation kaléidoscopique d'une même ligne mélodique. Colin Vallon aime les phrases « *que l'on peut facilement chanter*. » Dans *Eyjaffallajökull*, le son cristallin et minimal du piano vient en surimpression, comme un écho lointain à l'archet qui crie sourdement et aux mouvements lents des percussions. Le compositeur voulait sonder le ventre du volcan.

Rruga se retrouve au catalogue d'ECM, un des plus prestigieux labels de jazz et de musique contemporaine. Depuis quarante-deux ans, l'ingénieur du son Manfred Eicher aimerait façonner « *le plus beau son après le silence* ». Samuel Rohrer avait déjà enregistré sur ce label avec la chanteuse Susanne Abbuehl : « *Manfred Eicher reste attentif au travail des gens qu'il a déjà enregistrés. Un jour Samuel me dit assieds-toi, il aimerait entendre notre travail* », explique Vallon. L'écoute d'un moment pris sur le vif au Festival de Cully convainc le producteur. « *En mai de l'année dernière, nous avons enregistré en trois jours au studio de la Buissonne, au nord d'Avignon,*

se souvient Colin Vallon. *On venait de tourner beaucoup avec notre deuxième disque, sur scène on tordait les morceaux dans tous les sens. On était un peu intimidés par la présence de Manfred Eicher dans le studio, on a joué nos nouvelles compositions, il nous orientait vers la liberté tout en conservant ce son calme typique d'ECM. C'était malin !* ».

À l'intérieur du disque, une image montre des enfants qui jouent au football dans la cour d'un immeuble. Au premier plan, une colonne, sorte de bambou de béton. Depuis plus de dix ans, Colin Vallon traque la forme du trio, ce triangle éclaté par Bill Evans et Joachim Kühn dans les années soixante. Avec des compositions lyriques et virtuoses. Allusions, fragments, stances, *Iskar*, composée par le contrebassiste Patrice Moret, permet d'entendre la conception de frottements du trio. « *On voulait s'affranchir du son jazz, où les musiciens prennent leurs solos les uns après les autres. Nous, on aimerait juste raconter une histoire à trois, en mélangeant nos sons. Il n'y a pas de concepts, on laisse naître*. » Et, sur scène, la beauté contemplative d'un morceau peut vite muter « *en quelque chose de plus rock, de plus barré* ». ■

Alexandre Caldara improvise autour/en dehors des mots et avec la danseuse Catherine Dethy.



L'invitation au voyage de Nicolas Bouvier

Le metteur en scène Dorian Rossel a su tirer la substantifique moelle de *L'Usage du monde*, dans un spectacle sobre et juste. — Par Pierre Starobinski

• THÉÂTRE

17 - 20.05.11 / 20 H

Dorian Rossel

L'usage du monde
de Nicolas Bouvier

Mise en scène : Dorian Rossel
Avec : Rodolphe Dekowski, Karim Kadjar, Delphine Lanza, Jérôme Ogier, Anne Gillot
Collaboration artistique : Delphine Lanza
Dramaturgie et adaptation : Carine Corajoud / **Scénographie :** Sibylle Kössler
Costumes : Séverine Lustière / **Lumière :** Claude Burgdorfer / **Musique :** Anne Gillot, Jérôme Ogier / **Assistant à la mise en scène :** Clément Lanza / **Coordination de production :** Muriel Maggos / **Régie générale :** Marcel Challet / **Régie son :** Ludovic Guglielmazzi / **Régie lumière :** David Perez / **Administration de tournée :** Christine Vaudois / **Production déléguée :** Théâtre Vidy - Lausanne / **Coproduction :** Théâtre Vidy - Lausanne, Dorian Rossel / Cie STT, Comédie de Genève - Centre dramatique, L'Arc scène nationale - Le Creusot, Pour-cent culturel Migros
Soutiens : Département de l'instruction publique de l'Etat de Genève, Ville de Lausanne, Loterie Romande Vaud, Loterie Romande Genève, Office fédéral de la culture

■ S'emparer de *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier, c'est graver l'Everest. Il y a la hauteur, la masse, l'esthétique et la renommée qui impressionnent. Pour ajouter une pierre à ce sommet de la littérature de voyage – livré en 1963 par le poète-voyageur suisse – et porter à la scène un texte qui à priori n'est pas destiné à cette fonction, il faut un projet qui par sa magie contienne l'enchantement léger que le récit renferme à presque toutes les pages. C'est le pari réussi que Dorian Rossel offre dans sa version scénique de *L'Usage du monde*.

— Quelque part en Inde

Ensorcelé par la langue de Bouvier, le spectateur est conduit sur la route empruntée par Bouvier et Vernet, du printemps 1953 à l'automne 1954, entre Genève et le Khyber Pass, aux confins de l'Afghanistan. Voyage qui a pour moteur les expressions artistiques que les deux amis ont choisies comme viatique, chacun doté de ses outils : la langue et la photographie pour Bouvier, la peinture et le dessin pour Vernet. Et pour les deux, la poursuite de cette mélodie envoûtante que l'on entend au fond des campagnes de Yougoslavie et dont la source semble perdue quelque part en Inde. Mêler l'art et la vie, en vivre et faire du voyage une œuvre d'art, ainsi peut-on résumer le projet.

Avec une grande habileté, le texte de Bouvier a été découpé par Carine Corajoud et Dorian Rossel pour

former une matière que se partagent les cinq comédiens-musiciens, enfilant à tour de rôle les costumes des protagonistes qui apparaissent dans le récit.

La scène est une boîte noire. Le décor est d'une grande sobriété et d'une belle ingéniosité. Une vingtaine de tables recouvertes de nappes suffisent à figurer le voyage. Elles se découvrent, la neige tombe, les nappes se transforment en couvertures, une toute petite Fiat Topolino sillonne la scène, ses phares créent deux points de lumière dans le noir. Une contrebasse accompagnée d'une mélodie lancinante entonnée par les acteurs fait sentir l'engourdissement du désert. On franchit un col, on passe une douane, un café fume. On est saisi par la polyphonie du monde que Bouvier/Rossel donnent à partager.

Par d'économes jeux de lumière, les éclairages font penser aux toiles du Caravage. Le spectacle rend hommage à la photographie, au clair-obscur. Jusqu'au dernier noir, on est soulevé par la beauté du texte, la subtilité du jeu et la simplicité ingénieuse du spectacle.

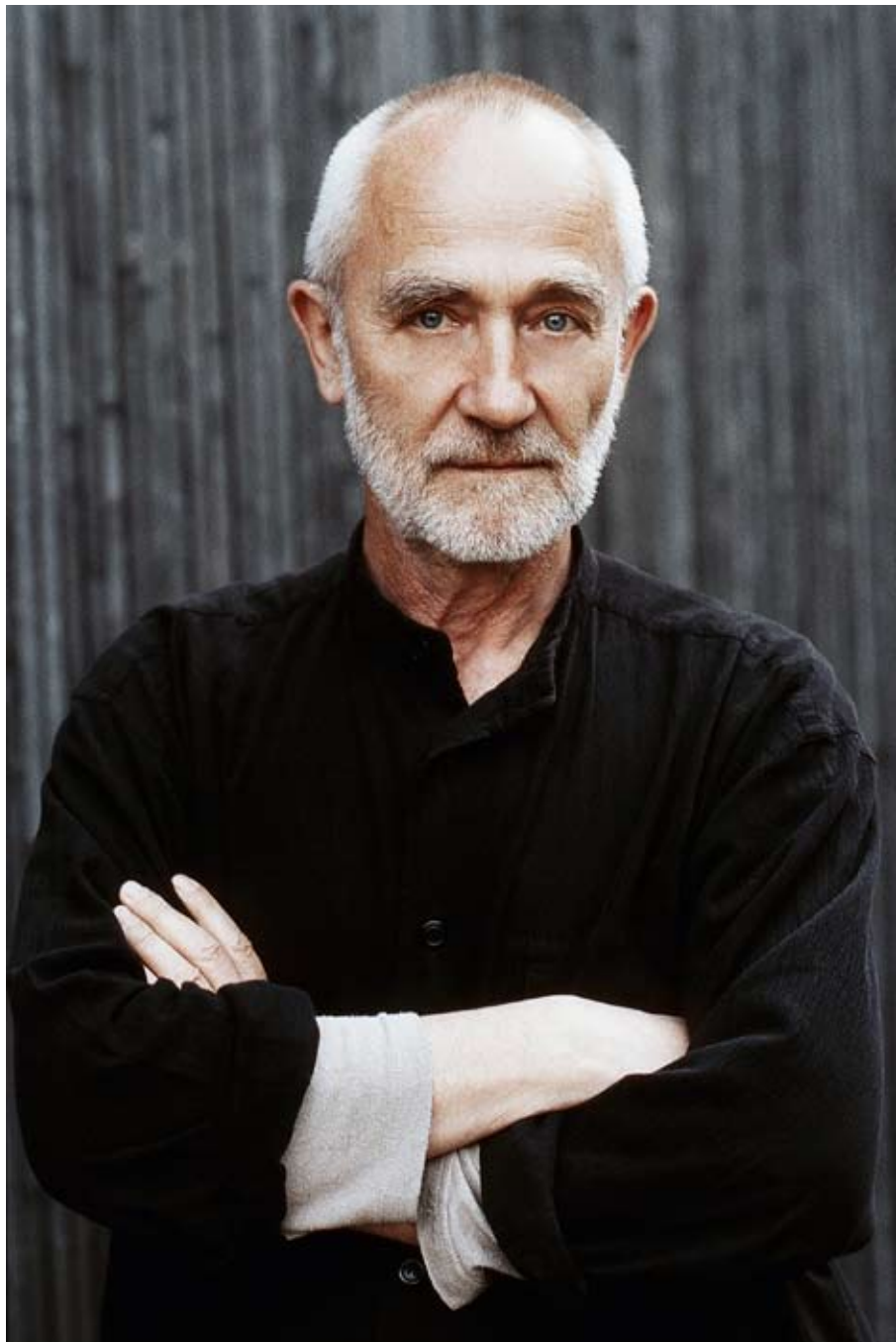
À la fin, on revient à soi, empli du sentiment que tout cela est d'une telle évidence, si juste, simple et facile, un peu comme après l'écoute d'un concerto de Mozart. ■

Pierre Starobinski est curateur indépendant. Il a conçu plusieurs expositions avec et autour de l'œuvre de Nicolas Bouvier. Notamment *Le vent des routes* et *Le corps miroir du monde*. Il a collaboré à l'édition des œuvres de Bouvier chez Quarto / Gallimard.



Ensorcelé par la beauté du texte, le spectateur est conduit sur la route empruntée par Bouvier et Vernet, entre Genève et l'Afghanistan. © Mario del Curto

Une architecture de l'intransigeance



Peter Zumthor, grand parmi les grands. © www.gerryebner.ch

Peter Zumthor, le génial créateur des thermes de Vals, fait l'objet d'une admiration intense, presque d'une dévotion. — Par Lorette Coen

■ À la différence de bien des architectes séduits par la communication et rompus à l'exercice, Peter Zumthor, soixante-huit ans, grand parmi les grands architectes suisses, se garde farouchement de toute exposition médiatique, préserve son univers et son temps, accorde des entretiens avec réticence et au compte-gouttes. Figure individualiste et solitaire, il a établi son atelier voici trente-deux ans à Haldenstein, non loin de Coire ; il y travaille entouré d'une quinzaine de collaborateurs – jusqu'à une vingtaine, pas plus, dans les périodes d'activité soutenue. Plutôt renfermé et, au premier abord, sur la défensive, il paraît transfiguré lorsqu'il se trouve

● ARCHITECTURE

JEUDI 19.05.11 / 19 H

Peter Zumthor

Conférence dans la grande salle du Centre Pompidou
Introduction par Frédéric Migayrou, directeur adjoint du Mnam/Cci

Événement organisé en collaboration avec le Centre Pompidou



entouré d'étudiants comme à Mendrisio où il a enseigné à l'Accademia di architettura ; comme lors de ses incursions de professeur invité en Californie du Sud, à Los Angeles, à Munich, à Harvard.

Méticuleux comme un artisan, amoureux des matériaux, accordant au processus d'élaboration le temps long nécessaire, exigeant envers lui-même, intraitable avec ses commanditaires, le lauréat du Pritzker Prize 2009 n'a pas attendu la plus haute distinction mondiale de sa profession pour se construire une stature légendaire. Ce que, citant le jury du prix, Thomas J. Pritzker a résumé ainsi : « *Peter Zumthor est un maître architecte admiré par ses collègues du monde entier pour son travail concentré, intransigeant et exceptionnellement déterminé... Tous ses bâtiments ont une présence forte et intemporelle. Il possède le rare talent d'ajouter à une pensée claire et rigoureuse une dimension vraiment poétique ; il en résulte des travaux qui ne cesseront jamais d'inspirer.* »

Parmi ceux-ci, les thermes de Vals achevés en 1996, considérés comme son chef-d'œuvre, grâce auquel il s'est fait largement connaître, devenus un lieu de pèlerinage d'architecture contemporaine. Le bâtiment est composé d'éléments essentiels : la roche, les eaux. Bassins, couloirs, chambres hautes, vastes ou étroites, tout est revêtu de quartzite anthracite à lueurs vertes, la pierre largement taillée extraite de la carrière locale. L'ensemble, qui conjugue le monumental et l'intime, produit un véritable saisissement. Et de même l'admirable Musée d'art construit en 1997 à Bregenz, en Autriche : discret et léger ; monumental et vaste ; austère et lumineux, dont aucune addition d'adjectifs ne saurait traduire l'intense beauté méditative.

— Peu enclin au compromis

Né à Bâle d'un père ébéniste, Peter Zumthor commence sa formation par l'apprentissage de ce métier puis s'inscrit à l'École d'arts appliqués et, ensuite, étudie le design au Pratt Institute de New York. En 1967, il entame une première carrière auprès de l'administration cantonale des Grisons comme conseiller en matière de patrimoine et procède aussi à des restaurations, avant de s'établir à son compte en 1979. En dépit de la force de ses ouvrages et de l'émotion qu'ils produisent, Peter Zumthor poursuit une vie d'architecte marquée par les



La chapelle de frère Klaus, Wachendorf, Allemagne. © Pietro Savorelli

confrontations et les renoncements. Notoirement peu enclin au compromis, il se heurte à des mandataires publics incapables de reconnaître le fait d'exception, de passer outre le règlement ou l'hostilité de l'opinion. Il connaît mille difficultés lors de la réalisation du « Corps sonore suisse », pavillon helvétique de l'Expo 2000 à Hanovre. Toute en bois, malicieusement labyrinthique et majestueuse comme une mastaba de l'ancienne Egypte, cette merveilleuse œuvre d'art total s'adresse à tous les sens pour parler du pays et l'architecture. Or, elle est purement et simplement démantelée après la manifestation et ses matériaux recyclés dans Expo.02.

À Berlin, son mémorial « Topographie de la terreur », qui devait abriter un centre de documentation, était en cours de construction sur le site de l'ancien quartier général des SS, lorsqu'il fut démoli en 2004 après onze ans de feuilleton politique et financier. Crève-cœur pour Peter Zumthor auquel les plus grands de ses collègues, de Mario Botta à Jean Nouvel, ont apporté leur soutien. Autre source de polémiques infinies, son très modeste projet de restaurant d'été sur l'île d'Ufenau dans le lac de Zurich, ne semble pas près d'être construit.



© Kunsthau Bregenz, Autriche. Photo : Matthias Weissengruber



La chapelle de frère Klaus, Wachendorf, Allemagne. © Hélène Binet

— Douceur des matières

À côté de ces revers, l'architecte connaît de très beaux succès. En 2007, Kolumba, le nouveau musée des beaux-arts de l'archevêché de Cologne, dressé sur les ruines d'une ancienne église gothique, émouvant dialogue de formes architecturales disparates, suscite un vif enthousiasme. De même, la toute petite chapelle de frère Klaus posée dans les champs dans la région de Bonn, en forme de tour, éclairée par une ouverture circulaire et pourvue d'une échancrure par laquelle on se glisse. Sur les parois en béton, l'empreinte laissée par 112 pins lentement brûlés et 350 yeux de verres incrustés, autant de points de lumière. L'ouvrage d'une simplicité extrême a été réalisé à l'aide de matériaux locaux par le commanditaire lui-même, un fermier et son entourage, sous la conduite de Peter Zumthor avec ses étudiants.

Nullement assigné aux œuvres intimes, l'architecte réfléchit aujourd'hui à un bâtiment autrement ambitieux, le Los Angeles County Museum of Art, qu'il s'agit de transformer et de réorganiser. Très demandé, il fait l'objet d'une admiration intense et, singulièrement aux États-Unis, presque d'une dévotion. Sa personnalité retirée, son parcours personnel et le nombre relativement faible de ses réalisations y sont peut-être pour quelque chose. Mais surtout et avant tout son architecture savante, subtile, évidente : douceur des matières, calme des volumes, raffinement des lumières, délicatesse des sons ; paix et silence. ■

Lorette Coen, journaliste, écrit sur l'architecture, les transformations territoriales, les arts visuels, notamment au *Temps*.

Bibliographie

Peter Zumthor, *Kunsthau Bregenz*, Editions Hatje Cantz, (anglais - allemand) 1997

Peter Zumthor et al., *Corps sonore suisse*, édité par Roderick Hönig, Birkhäuser, 2000

Sigrid Hauser, Peter Zumthor, *Les thermes de Vals*, Infolio, 2007

Peter Zumthor, *Athmosphères*, Birkhäuser, 2008

Peter Zumthor *Penser l'architecture*, Birkhäuser, 2010



« On a retravaillé le rapport des phrases à l'espace de la page »: André Baldinger. © André Baldinger

Quand la littérature nous téléphone

Un graphiste, une auteure, un compositeur et un designer se sont associés pour créer une œuvre à savourer sur iPhone. — Par Sylvie Tanette

■ Ils sont quatre : André Baldinger, Martin Blum, Célia Houdart, Sébastien Roux. Quatre à avoir conçu cet objet non identifié : livre ? audiolivre ? installation sonore ? On dira œuvre d'art, et on s'en tiendra là.

Parce que *Fréquences* est bien une pièce d'un genre nouveau. On lit, on écoute, on regarde et on se laisse bercer. Le propos tient en quelques mots : un homme dans une voiture traverse un paysage du Grand Nord, en écoutant à la radio une émission nocturne où des auditeurs se confient. Sur le petit écran de votre iPhone, durant une vingtaine de minutes, le texte se déroule, et parfois les lettres se brouillent, ou révèlent des photographies signées Graziella Antonini. Dans vos oreilles, les sons se croisent : dialogues, musiques, atmosphères. Une version inédite de *Fréquences*, repensée pour le grand écran, sera projetée au Centre culturel suisse, suivie d'une table ronde.

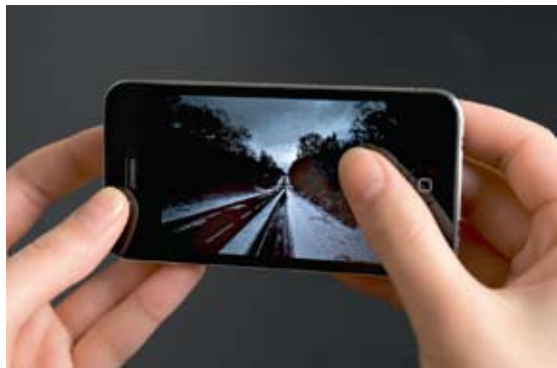
Tout a démarré dans un café, où les protagonistes s'interrogeaient sur les possibilités artistiques de cette nouveauté technologique, et se lamentaient sur la pauvreté de ce qui est habituellement proposé, soit des livres transposés sur écran. Célia Houdart, écrivain qui vient du théâtre expérimental, a plusieurs fois collaboré avec le compositeur Sébastien Roux pour la création de pièces radiophoniques et de parcours sonores. André Baldinger, concepteur visuel et typographe, aime l'expérimentation, tout comme le designer interactif Martin Blum. Ils décident donc d'unir leurs compétences et leurs créativité pour imaginer une œuvre totale, faite de son, d'image et de texte à lire.

« Le problème est que souvent, on transpose un texte préexistant, explique Célia Houdart. On ne le pense pas

exprès ». Ici, l'auteure a retravaillé un livret qu'elle avait écrit pour l'opéra, avec l'idée de créer une sorte de livre d'artiste, et en pensant au format de l'écran d'iPhone. « Ce format appelait une intensification, une densification, un nombre de signes limités, fait remarquer André Baldinger. On a beaucoup travaillé le rapport des phrases à l'espace de la page, les retours à la ligne ». Sans oublier qu'une partie du texte issu du livret initial se transforme ici en sons. Pour Sébastien Roux, créer une œuvre qui s'écoute exclusivement au casque et non dans une salle de concert, loin d'être une frustration, a au contraire représenté un véritable défi : « Il fallait spatialiser le son pour le casque, créer un espace et y placer les voix, les ambiances, les musiques, le design sonore ». Et pour chaque personnage a été pensée une couleur sonore particulière, univers ou petite mélodie, comme un leitmotiv.

L'objectif était de sortir de la gadgetisation, et de créer une nouvelle forme artistique, rendue possible par l'innovation technologique. « Dans les essais de livres numériques, les expérimentations conduisent la plupart du temps à une interactivité qui, au final, se transforme en jeu, fait remarquer Martin Blum. Ce qui n'a rien à voir avec une prise de décision artistique ».

Le résultat est donc *Fréquences*, voyage d'environ vingt minutes à transporter partout avec soi, conseillé justement pour les trajets en train. Une invitation à traverser les grands espaces enneigés devinés à travers la minuscule fenêtre d'un téléphone, une miniature à lire et écouter tout seul, juste pour soi, pour le plaisir des sens. ■



© André Baldinger

• MULTIMÉDIA

MARDI 24.05.11 / 20 H

Fréquences – projet pour iPhone

Projection suivie d'une table ronde avec Célia Houdart, André Baldinger, Sébastien Roux et Martin Blum

Coproduction : Cie D. Houdart - J. Heuclin, Le Phénix Scène Nationale de Valenciennes, Éditions P.O.L., La Muse en circuit Centre national de création musicale. Avec la participation du Ministère de la Culture et de la Communication - Dicréam, Bourse Orange - Beaumarchais / SACD formats innovants 2010
Remerciements : La Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon (version anglaise en cours)

Mélodéon, banjo et autres piments infernaux



« On s'est habitués à vivre entre un bus et une chambre d'hôtel »: Robin Girod. © Florence Arpin

Avec Mama Rosin, blues et musique cajun se retrouvent cul et chemise, la tête à l'envers. — Par Thierry Sartoretti

■ Comme dans *L'île au trésor*, l'aventure démarre dans un abreuvoir. Entre pintes et refrains de cap-horniers de comptoir, force est de constater qu'il ne faut qu'une voix et un simple bout de bois pour chauffer à blanc les esprits et lancer une nuit plus chaude que le premier concert des Sex Pistols. « Nous en avons ras le bol du circuit rock, des gros amplis, de toute cette lourdeur... », se souvient Robin Girod, qui a toujours eu les pavillons grands ouverts sur les musiques du Monde, celles qui sentent le sel et l'aventure. Adieu kilos superflus et bonjour pubs et guitares en bois. Avec son compère Cyril Yeterian, Robin – qui sillonne alors le Lac Léman comme pilote de bateau-taxi – prend le large et s'abreuve de

musiques irlandaises, bretonnes, blues, folk, jusqu'au jour où le duo croise sur les côtes atlantiques un drôle de luthier qui ne jure que par le mélodéon, le petit accordéon à bouton des Cajuns de Louisiane. « Ce fut le choc ! Accompagné du frotoir, une planche à rythmer, cet instrument produisait un son sale et électrisant, un truc très physique. » Le premier choc toucha la campagne de Genève avec la création de Mama Rosin, aujourd'hui trio avec le batteur Xavier Bray. Le second choc gagna les côtes de Louisiane. De Pointe à la Hache à Grand Chenier, jamais on avait connu pareille manière de cuisiner la valse et chauffer le two-step. « Nous jouons de la musique cajun, mais nos influences et notre approche embrassent des dizaines d'autres influences que l'on ne pourrait jamais entendre dans un groupe traditionnel de cette musique. » Comprenez tout ce qui possède une âme, du chien et du swing, soit le blues, le rock des Stooges, la chanson napolitaine ou encore le calypso, ces deux dernières musiques venant par ailleurs de se faire honorer, chacune, d'une compilation sur vinyle 33 tours par ces maniaques du vieux son et de la perle rare.

— Dans une yourte

En embrassant à pleine bouche et sans faire de manières la musique des anciens migrants français du Nouveau Monde, Mama Rosin résout la quadrature du cercle : chanter dans sa langue maternelle tout en suscitant l'adhésion générale, tant en Angleterre qu'aux USA, en France ou en Allemagne. « Longtemps, le fait d'habiter une ferme, de cultiver nos légumes ou distiller notre propre gnôle nous a permis de garder les pieds sur terre. Depuis, on s'est habitué à vivre entre un bus et une chambre d'hôtel. » Mais les Mama Rosin savent se ressourcer. Par exemple en conduisant des séances d'enregistrement dans une yourte (guettez la sortie sur leur label « Moi j'connais » d'un duo de musique... bosniaque) ou en tentant une expédition de corsaire en terres rock : le nouvel album du trio est ainsi le fruit d'une rencontre avec le rhythm'n'rockabilly des Londoniens Hipbone Slim and the Kneetremblers alors que le groupe s'apprête déjà à retourner en studio d'enregistrement en compagnie du New-Yorkais Jon Spencer.

Un précédent album de Mama Rosin portait le titre de *Brûle lentement*, référence aux vertus de certains piments que Mama Rosin élève en son potager. On devrait ajouter « brûle longtemps ». ■

Thierry Sartoretti, coordinateur de la Fête de la musique de Genève et journaliste culturel (*Radio télévision suisse*, magazine *Vibrations* et compilations *Le Bal des Tziganes* et *Klezmer Music* chez Wagram).

• MUSIQUE

MERCREDI 25 et
JEUDI 26.05.11 / 20 H
Mama Rosin

Ultra far°, vitrine d'un festival sensible

Cette année, dans le cadre d'Extra ball, son rendez-vous privilégié avec les arts vivants, le Centre culturel suisse propose Ultra far°, carte blanche offerte au far°, l'imaginaire festival de Nyon. — Par Marie-Pierre Genecand

• ARTS VIVANTS

08, 09, 10.06.11

Ultra far° • Extra ball

Carte blanche
au far° festival des arts
vivants / Nyon



© Vivarium Studio

Philippe Quesne / Vivarium Studio, Bivouac

Lors du dernier far°, le metteur en scène français a emmené le public, la nuit, dans les bois, embarquer dans des canots de sauvetage et griller des cervelas au feu de joie. Ce moment décalé a été dûment photographié et les clichés font l'objet d'une publication qui sera vernie durant Ultra far°. En parallèle, Philippe Quesne et son Vivarium Studio proposeront une installation dans la cour du Centre culturel suisse sur le même ton marin d'eau douce. ■



© Nicolas Lieber

© Radio France, C. Abramovitz

**Gérald Kurdian, Archive now
Aude Lavigne, Vignettes**

Le far° encore, côté sonore. Dans le cadre de ces trois jours de manifestation, Gérald Kurdian proposera un lieu d'écoute qui diffusera en continu des archives sonores du far° 2010. De son côté, Aude Lavigne a rencontré tous les artistes présents à Ultra far° et livrera une carte postale sonore de chacun d'eux. ■



© Le Club des Arts

Le Club des Arts, Le centre du monde

Imaginé et écrit par Sébastien Grosset, *Le centre du monde* fut l'un des moments les plus étonnants du far° 2010. Il s'agit d'un drôle de spectacle où les mots sortent d'un piano. Oui, un musicien frappe les touches d'un piano et donne naissance à des syllabes, des mots entiers ou même des phrases selon la touche actionnée. Pour raconter quoi? Un tour du monde depuis Ouagadougou, place du marché jusqu'à Ouagadougou, place du marché... Ou comment brouiller les repères artistiques et géographiques pour mieux retrouver toute sa curiosité.



© Laurent Nicolas

La voie des choses

Pour *La voie des choses*, même idée de brouillage. Zoé Cadotsch – une des trois mousquetaires du Club des Arts avec Sébastien Grosset et Julien Basler – a recueilli auprès des habitants de Nyon des anecdotes qui concernent un objet de la ville. À partir de ces récits, l'artiste a confectionné de grosses boîtes arborant collages et découpages. Et, pour qui s'approche de ces bornes humaines – urbaines, l'aventure ne s'arrête pas là... ■



© Nina Tyack

YoungSoon Cho Jaquet, Dry Fish

Une femme qui s'habille de poissons séchés, ça n'existe pas? Si, mais elle est rare et, pour cette raison, très plébiscitée. YoungSoon Cho Jaquet, chorégraphe sud-coréenne installée à Lausanne, cultive un sens du rituel et une attention aux objets qui prêtent à ses créations un caractère presque sacré. Dans *Dry Fish*, la danseuse se fait belle avant de passer à table et l'addition est sucrée. Un moment magnifique, surprenant. ■



© C. Mazzon et F. Gremaud

2b company, Récital/variation 1-2-3

Ils sont trois plus un peu de gazon. À mi-chemin entre écriture automatique et cadavre exquis, le *Récital* se compose de contes, textes et chansons. Tiphanie Bovay-Klameth, François Gremaud et Michèle Gurtner enregistrent des improvisations parlées et chantées, sans thématique ni contrainte, qu'ils retranscrivent tel quel, mot à mot, note à note – sans rien enlever ni censurer – et nous révèlent ainsi des territoires drolatiques, légers mais très épicés. Ensemble, à Lausanne, ils viennent de signer *KKQQ*, un spectacle sophistiqué qui jouait sur les temporalités en rediffusant sur grand écran des partitions enregistrées séparément. Un sens du public, du divertissement intelligent et beaucoup, beaucoup de talent. À voir ou revoir cet été au far°. ■



© Torsten Oetken

Antonia Baehr et Lindy Annis, Nom d'une pipe

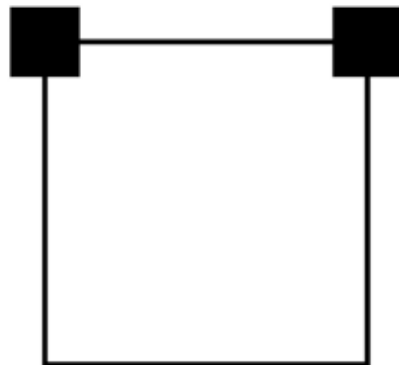
Dans *Rire*, accueilli au far° en 2009, Antonia Baehr explorait toutes les manières de s'esclaffer. L'exercice, parfois grinçant, pouvait inquiéter. Dans *Nom d'une pipe*, l'étrange femme qui vit à Berlin et ressemble à un homme s'associe à Lindy Annis et toutes deux consacrent une demi-heure à préparer et à s'allumer une pipe. Fastidieux? C'est que vous n'avez jamais rencontré Antonia, son complet veston et sa mèche de côté. ■



© A. Anceschi

Eszter Salamon et Cristina Rizzo, Voice Over

Cristina Rizzo, danseuse, a commandé un solo à Eszter Salamon, chorégraphe. Mais, auparavant, l'artiste italienne a confié à son homologue hongroise une partition de sa composition où voix et mouvements sont mêlés, sur le principe répétitif de la bande de Moebius. Et c'est sur la base de cette partition qu'Eszter Salamon a composé le solo que dansera Cristina. À ce stade, l'affaire est énigmatique, mais la technique du don et du contre-don ne peut qu'enrichir la création. ■



DR

Christophe Jaquet, Stéréo

Christophe Jaquet, du groupe lausannois Velma, met en scène des conférences – performances et des spectacles abstraits où les actions des protagonistes devues musique sont traitées comme une partition. Les deux DJs présents sur la scène de *Stéréo* détournent le dispositif stéréophonique de sorte à en modifier sa perception. Un double, un triple, un infini plaisir... ■



© Caroline Albain

Yves-Noël Genod, Hommage à Marc Damage

Yves-Noël Genod, le titre en témoigne, a décidément le sens de la formule. Dans un jeu d'atmosphères et d'ambiances, l'artiste donne au corps, par de simples actions, une puissance dramatique saisissante. En évoquant sa réalité, sa vie, il offre un solo qui risque bien de marquer les esprits. ■

Ultra far° • Extra ball

Programme

08, 09, 10.06.11

EN CONTINU

dès 13h:
Gérald Kurdian, Archive now
Aude Lavigne, Vignettes
Philippe Quesne - Vivarium Studio, Bivouac

MERCREDI 08.06

dès 16h30:

Le Club des Arts,

La voie des choses (3h)

18h30:

Vernissage et présentation
de la publication éditée
par Vivarium Studio et le far°

19h30:

Le Club des Arts,

Le centre du monde (35')

2b company,

Récital/variation 1 (30')

Antonia Baehr et Lindy Annis,

Nom d'une pipe (30')

Eszter Salamon et Cristina Rizzo,

Voice Over (30')

Christophe Jaquet,

Stéréo (30')

JEUDI 09.06

19h30:

Eszter Salamon et Cristina Rizzo,

Voice Over (30')

2b company,

Récital/variation 2 (30')

Christophe Jaquet,

Stéréo (30')

Yves-Noël Genod,

Hommage à Marc Damage (60')

VENDREDI 10.06

dès 16h30:

Le Club des Arts,

La voie des choses (3h)

19h30:

2b company,

Récital/variation 3 (30')

Le Club des Arts,

Le centre du monde (35')

Christophe Jaquet,

Stéréo (30')

YoungSoon Cho Jaquet,

Dry Fish (40')

Le far° ?

Petit festival, grand appétit



« Des dialogues ouverts dans lesquels le public peut entrer et créer » : Véronique Ferrero Delacoste. © Nicolas Lieber

Le partage du sensible, voilà ce que vise Véronique Ferrero Delacoste, directrice du far°, festival des arts vivants. Une manifestation qui se déroule chaque été à Nyon depuis plus de vingt-cinq ans. — Par Marie-Pierre Genecand

■ Le far° dans *Le Phare*. La carte blanche que le Centre culturel suisse offre au festival des arts vivants n'est pas un hasard. Depuis plus de vingt-cinq ans, le far°, rendez-vous estival situé à Nyon, petite ville côtière du Léman, s'illustre avec ses spectacles de théâtre et de danse insolites, souvent insolents, parmi lesquels les créations de grands noms, comme la Need Company de Jan Lauwers ou Robert Lepage. Ariane Karcher, fan de théâtre et fondatrice du festival en 1984, a récemment passé le relais à Véronique Ferrero Delacoste qui conserve le même esprit à ce rendez-vous doté d'un budget modeste : une programmation exigeante doublée d'une grande proximité avec le public.

« Plus qu'un alignement de spectacles, je souhaite fabriquer des situations qui permettent un partage du sensible », explique Véronique Ferrero Delacoste, en référence au théoricien Jacques Rancière. Le partage du sensible ? « Il s'agit de construire un programme où s'articulent des pièces qui laissent une place au spectateur, des dialogues ouverts dans lesquels le public peut entrer et créer du sens. » Par exemple, *Parlement*, l'an dernier, dans le cadre de la thématique ÉCOUTER VOIR. La comédienne Emmanuelle Lafon tissait une vertigineuse toile sonore en enfilant une foule de prises de parole différentes : discours politiques, spots publicitaires, conversations intimes, reflets sportifs, recettes de cuisine, rituels religieux, etc. De quoi renvoyer chaque spectateur à son dialogue intérieur.

Cette année, ON PARLE DE TOI se penchera sur la construction des identités personnelles et collectives. Il y sera question de filiations, de générations, d'origines, d'influences culturelles, du chez soi...

Véronique Ferrero Delacoste porte une attention particulière aux habitants de Nyon et de sa région. « Christophe Homberger, chanteur lyrique, a travaillé avec une chorale locale. Le metteur en scène Philippe Quesne a emmené le public en pleine nature, dans un bivouac poétique. Et cet été, un groupe d'artistes canadiens collaborera avec un coiffeur de la ville qui initiera des enfants de 10-12 ans à son métier. Au terme de la semaine, ces enfants couperont les cheveux des spectateurs volontaires. »

La fidélité aux artistes est un autre principe cher à la directrice. Pendant deux ans, la chorégraphe lausannoise YoungSoon Cho Jaquet a bénéficié d'un accompagnement intelligent, avec commission d'experts et retours pointus sur son travail. Cette année, c'est le metteur en scène fribourgeois François Gremaud avec la 2b company qui entame cette résidence éclairée. « Dans le cadre de ces résidences, nous encourageons également les artistes à explorer des formats inhabituels comme la réalisation d'une publication. Une trace physique personnelle et singulière. »

L'idée-force de cette programmatrice de quarante-trois ans qui transmet à son équipe son enthousiasme et son goût du travail bien fait ? « La démarche l'emporte sur le médium. Je souhaite être surprise par un projet, mise en appétit de curiosité. » ■

Marie-Pierre Genecand est critique théâtre-danse au *Temps* et à *Espace 2*.





● DANSE

JEUDI 16.06.11 / 20 H

Perrine Valli

Déproduction

Conception : Perrine Valli

Interprétation : Airi Suzuki,

Kazuma Glen Motomura

Vidéo et photos : Nicolas Lelièvre

Lumières : Laurent Schaer

Collaboration chorégraphique :

Tamara Bacci

Diffusion : Aurélie Martin

Administration : Thibault Genton

Production : Théâtre de l'Usine, Genève,

far® festival des arts vivants, Nyon

Soutiens : Ville de Genève et Pro Helvetia

Résidences : Maison de la danse de Lyon

danseurs oui. Elle rencontre Airi Suzuki et Kazuma Glen Motomura, s'étonne tour à tour de leur dynamisme, de leurs techniques, et des expédients dont ils usent pour réaliser leurs projets. De la confrontation entre les soutiens dont bénéficient les danseurs occidentaux et la situation de la création au Japon naît une pièce. Perrine Valli serait la chorégraphe – elle pouvait les payer grâce à sa bourse – ils auraient dansé l'objet de ce qu'elle observait, de ce qu'ils discutaient.

—— Improvisations structurées

Ce n'était pas encore *Déproduction* – Cultures France lui avait spécifié de ne pas forcément produire – c'était déjà *Déproduction*, puisqu'elle créait dans un monde qui n'inscrivait pas la danse dans son économie ni dans la société. Sur le thème de *Série* que Perrine Valli a créé en 2007, elle danse avec eux des suites d'improvisations structurées. Ensemble, ils interrogent la danse occidentale, les improvisations. Ils se découvrent. Elle raconte ses collaborations de danseuse avec Cindy Van Acker, *Corps 00:00*, puis *Kernel* en trio avec Tamara Bacci, et enfin *Nixe* un solo conçu pour elle. Le corps est au centre de ses créations – *Je pense comme une fille enlève sa robe* et celle présentée en 2010, *Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt*. Corps sexué, corps dansé, corps social nourrissent les échanges en marge de leur travail et fermentent un projet qu'accueille aujourd'hui le CCS, réalisé un mois après sa résidence, lors d'un retour à Tokyo.

Déconstruction en quatre temps. Un pour la parole de Kazuma Glen Motomura, un pour celle d'Airi Suzuki, le troisième pour les photographies de l'architecte et photographe Nicolas Lelièvre et le dernier – qui sera créé en novembre 2011 – en collaboration avec la plasticienne Axelle Remeaud pour raconter les mangas pornographiques avec un média à découvrir. Chacun est indépendant et se voit comme un moment vécu au Japon. C'est une déproduction de la danse, une programmation de témoignages qui entremêle les voix, les disciplines et les questions : différences culturelles, identité sexuelle, danse contemporaine, passage du sens au texte et à la scène. Kazuma dit : « *J'ai dû vendre un lot de billets à 30 euros pour payer la location de la salle, le danseur doit payer pour aller sur scène* ». Airi raconte les rapports homme-femme au Japon, la pression du mariage, le culte voué à la féminité enfantine. Les photographies de Nicolas disent la danse dans la ville et le temps. Et dans ces oscillations d'un sens à l'autre, Perrine Valli révèle une déconstruction des savoirs et des croyances, entre texte et corps. ■

Hélène Mariéthoz est journaliste, commissaire à la Villa Bernasconi et déléguée à la culture à Lancy (Genève).

Elle réalise des projets de médiation à la danse contemporaine dans le cadre de l'association Danse +.



Le corps est au centre des créations de Perrine Valli. © Max Hodges

Danser la différence

D'un séjour à Tokyo, la danseuse et chorégraphe a ramené une œuvre qui interroge la danse occidentale. — Par Hélène Mariéthoz

■ « *Pourquoi ne pas repousser vos projets de danse à plus tard et profiter du vide.* » Chargée de ce viatique et dotée d'une bourse allouée par Cultures France « Villa Médicis Hors les murs », Perrine Valli est partie séjourner trois mois dans une ville de son choix, a atterri à Tokyo et revient avec *Déproduction*.

Septembre 2009. La jeune chorégraphe franco-suisse Perrine Valli arrive au Japon. Elle observe et ne regrette pas les livres et le studio. Ici, pas de salle, pas de programmation contemporaine, pas d'argent pour la danse. Elle exerce au quotidien le silence zen et s'ouvre aux autres langages : « *J'ai rencontré des danseurs japonais et j'ai vu leur situation très difficile par rapport à la modernité de leur société. Le métier de danseur n'existe pas.* » Les

Lettres d'amour en brique ancienne

Mai-Thu Perret en collaboration avec Laurence Yadi

Costumes Ligia Dias, photos Annik Wetter

Chat blanc - Mai-Thu Perret

Chat noir - Anja Schmidt



Fiona Tan, *Vox Populi, Switzerland*, 2010 (fragment de l'installation). Courtesy l'artiste et Frith Street Gallery, Londres. Collection Aargauer Kunsthaus

Vox Populi

L'artiste hollandaise Fiona Tan a puisé dans des albums de famille. Son travail est un questionnement sur l'humain et sa représentation.

— Par Madeleine Schuppli. Traduction Katrin Saadé-Mayenberger

Née en 1966 à Pekan Baru, en Indonésie. Vit et travaille à Amsterdam.

Expositions récentes

Personnelles

2011: *Vox Populi Switzerland*, Centre culturel suisse, Paris
Gallery l'Uqam, Montréal
Sackler Galleries, Washington D.C.
Rise and Fall, Sackler Galleries, Washington DC
2010: *Cloud Island*, Wako Works of Art, Tokyo
Rise and Fall, Aargauer Kunsthaus, Aarau
Provenance and other works, Peter Freeman Inc., New York
Cloud Island and other new works, Frith Street Gallery, Londres
2009: Pavillon Hollandais, 53^e Biennale de Venise

Collectives

2011: *Temprary Stedelijk 2*, Stedelijk Museum, Amsterdam
2010: 29^e biennale de São Paulo
Fast Forward 2, ZKM, Karlsruhe
Yesterday will be better, Argauer Kunsthaus, Aarau

• EXPOSITION

17.06 - 17.07.11

Fiona Tan

Vox populi Switzerland

Le vendredi 17 juin, à 20h, projection du film *Kingdom of Shadows* (50', 2000), une réflexion sur l'image, sa création, son usage et sa destruction, tentant une comparaison entre l'art et la religion

montagnes constitue un motif essentiel, en tant que paysage et cadre des activités de loisirs. Plus étonnant fut de découvrir que l'artiste rencontrait pour la première fois le thème du carnaval, sujet très prisé dans les albums locaux. Également inconnu à Fiona Tan jusqu'alors, le motif de la table festive photographiée et éternisée avant que les convives ne s'assoient autour, se servent des couverts soigneusement disposés et en détruisent le bel arrangement. Cela dit, Fiona Tan, en puisant dans les albums, ne privilégie pas le sujet « exotique », mais cherche plutôt la bonne image représentative. Et en effet, le visiteur de *Vox Populi Switzerland* s'émerveille devant la singularité des images, le charme étrange des motifs et la simple beauté des prises de vue. La force des imperfections et l'emphase du regard nous ravit.

Fiona Tan ne lorgne pas à travers le trou de la serrure, mais nous révèle comment notre imaginaire collectif est marqué par la puissance du regard que portent nos proches sur nous ou notre façon de vivre. Son projet traite tout simplement de l'être humain et de sa représentation. Ainsi, *Vox Populi Switzerland* s'intègre tout naturellement dans le corpus des travaux de la photographe et vidéaste hollandaise. En 2002, pour la Documenta XI, Fiona Tan a créé *Contenance*, soit le portrait de deux cents habitants de Berlin à travers des films courts et statiques. Lors de la dernière Biennale de Venise elle a exploré, dans une vidéo spectaculaire, des lieux où se déroulaient des scènes du récit de voyage mi-historique mi-fictionnel de Marco Polo. De façon sensible et analytique, Fiona Tan témoigne de son époque, mais histoire et mémoire sont les fondements de son travail: regarder en arrière lui donne la clé du présent. ■

Madeleine Schuppli est directrice de l'Aargauer Kunsthaus, commissaire de l'exposition monographique de Fiona Tan *Rise and Fall*, productrice avec l'artiste de l'ouvrage *Vox Populi Switzerland* (2010).

Fondation 2, la plus-value du Montreux Jazz Festival

Après une première carte blanche offerte au Montreux Jazz Festival par le CCS, bis repetita avec trois talents internationaux : KiKu 3, Boogers et Pity Cabrera Trio. Éclairage sur la Fondation 2, antichambre artistique du mythique festival, à qui l'on doit cette programmation.

— Par Olivier Horner

■ Fin juin 2010, un quartet suisse de musique latine et quatre pianistes jazz de la relève avaient fait les beaux jours de l'été naissant du Centre culturel suisse. Après Yaron Herman, Harold López-Nussa, Gabriel Zufferey, Colin Vallon et Ochumare Quartet, c'est au tour de Pity Cabrera Trio, Boogers et KiKu 3 de partir à la conquête du CCS sur des notes moins strictement bleutées. Dans leur bagage également, un concert marquant filmé au



© Lionel Flusin

Montreux Jazz, issu du colossal catalogue d'archives, qui sera diffusé en guise d'avant ou après-concert. Une manière de marquer une filiation esthétique et de lier création contemporaine et patrimoine.

Ce bis repetita en forme d'éclairage orchestral appuyé est dû à la Fondation Montreux Jazz 2. Œuvrant pour la création et l'échange culturel, la fondation pilotée par Stéphanie Aloysia Moretti a notamment pour objectifs, en vrac: « *de favoriser le dialogue entre les artistes d'ici et d'ailleurs, de fédérer les amateurs de musique jazz et classique, de permettre à de jeunes musiciens venus des quatre coins de la planète de se mesurer, de faire dialoguer textes et musiques, de donner envie à des enfants de se rapprocher de la musique, de faire connaître le patrimoine local loin à la ronde, d'abattre les frontières entre les styles musicaux ou encore de faire se côtoyer les arts et les sons* ».

Autant de visées qui passent surtout, depuis sa reconnaissance d'utilité publique en 2008, par une série de projets pédagogiques, artistiques et patrimoniaux proposés gratuitement durant la quinzaine du Montreux Jazz Festival: concours, expositions, workshops, conférences ou projections. Un programme d'une indéniable qualité qui rencontre année après année un vif succès public. Mais souffre souvent d'un déficit de visibilité médiatique en raison de l'attention portée davantage au volet in et payant du festival. La Fondation 2 peine de ce fait parfois à trouver une identité propre au sein du Montreux Jazz.

— Une mine d'idées alternatives

Les plus-values offertes par la Fondation 2 sont pourtant d'une indéniable qualité artistique. L'institution avait d'ailleurs d'emblée affiché ses ambitions avec des créations musicales autour de *Pannonica* avec le pianiste Abdullah Ibrahim, le *Rondo alla Turca* vu par Fazil Say, une lecture de Philippe Djan sur des compositions de Stephan Eicher, des sonnets de Shakespeare lus par Marianne Faithfull accompagnée par Vincent Segal, une carte blanche à Yaron Herman autour de Ravel, des concours internationaux (piano, guitare, voix), des tremplins scéniques amateurs (Music in the Park, Tremplin lémanique), des collaborations avec les (Hautes) Écoles de musique romandes, des conférences sur les sons et le cerveau, des ateliers animés par des artistes prestigieux ou des productions discographiques.

La Fondation 2, dotée de 576 000 francs de budget en 2010, s'est donc muée en mine d'idées alternatives où la musique est abordée via d'autres focales. Cette véritable antichambre conceptuelle contribuant, au final, à conférer au Montreux Jazz Festival une dimension d'entreprise culturelle et pas strictement commerciale. ■

Olivier Horner est journaliste, spécialisé en chanson et en musiques actuelles, il collabore au *Temps* et à *Serge magazine*.

• MUSIQUE

22, 23, 24.06.11 / 20 H

Carte blanche
au Montreux Jazz Festival

Montreux débridé

Le Centre culturel suisse reçoit trois formations stylistiquement décomplexées qui devraient donner le ton, du moins l'état d'esprit, de la programmation du Montreux Jazz 2011.

— Par Olivier Horner

● CONCERT

MERCREDI 22.06
KiKu 3

Cyril Regamey (batterie),
Yannick Barman (trompette),
Malcolm Braff (piano)

KIKU 3

KiKu3 est né en 2003 durant un mois de création à l'Oriental de Vevey. Depuis, ce trio à géométrie plus que variable fondé par Yannick Barman (trompette, électronique, machines) et Cyril Regamey (batterie, percussions) a compté nombre d'invités de marque dans sa matrice de jazz improvisé: du pianiste Malcolm Braff au contrebassiste Léon Francioli en passant par l'accordéoniste Andrea Parkins ou le tromboniste Christophe Schweizer. Septet à l'occasion d'un projet avec des musiciens new-yorkais en 2005 ou octet le temps d'une création au Théâtre du Crochetan à Monthey en 2008, mais c'est en trio resserré que KiKu3 vient toutefois de brillamment réapparaître.

Le temps de *Méthane*, deuxième album aussi intrigant que d'une intensité étourdissante, Barman et Regamey se sont adjoints les services du prodigieux Malcolm Braff au piano et au rhodes. Au fil de séquences electro-acoustiques hypnotiques conspirant percussions minimalistes, distorsions électroniques et mélo-



© Sarah Burgel

dies pianistiques. Entre déviances et quêtes de pureté, fulgurances et accalmies, les thèmes progressent frénétiquement ou sont victimes de hoquets mystérieux. ■

BOOGERS

Il a repris le *Creep* de Radiohead avec beaucoup d'aplomb pop. Homme-orchestre d'un deuxième album folk-pop-rock pigmenté d'electro remarqué, *As Clean as Possible* (2010), ce guitariste, chanteur, compositeur, DJ et batteur, a été l'une des découvertes scéniques du Printemps de Bourges 2009. Luxuriance sonore et instrumentale (synthés, guitares sèches ou trompettes), mélodies entêtantes, refrains basiques et morceaux bricolés très lo-fi qualifient ce caméléon qui se dit autant influencé par Beck, Gorillaz, Grandaddy, Weezer que Bob Marley.

Une touche d'humour parfait l'univers jamais lisse de cette jeune pousse imprévisible, capable de métamorphoser un solo en quintet ou septet. Au bénéfice cette année d'une bourse de l'Adami après le soutien aux talents de la FAIR (Fonds d'Action et d'Initiative Rock) en 2010, ce Boogers-là risque encore d'être omniprésent dans les festivals d'été. Stéphane Charasse de son vrai nom, originaire de Tours, a fait ses gammes



© Nils Guadagnin-WhiteOffice

au sein de l'infernale machinerie electro-jazz de Rubin Steiner. Avant de s'affranchir en 2007 avec un premier disque, *In the Step*. ■

PITY CABRERA TRIO

À la scène comme sur disque, Pity Cabrera Trio a tenu le piano chez Raul Paz, jeune prodige populaire du renouveau salsa cubain. Il est de cette lignée académique des grands pianistes virtuoses cubains dit-on (surdiplômé, multiprimé), sainement curieux de s'exiler sur d'autres modes. Presque logique donc qu'il finisse par fonder sa propre formation après avoir fait rayonner le répertoire des autres. Cabrera est également membre d'Ochumare Quartet, présenté l'an dernier au CCS et où sévit par ailleurs le batteur vaudois Cyril Regamey, créateur de KiKu3...

Chapeau de paille, paillasson, somnambule, à présent le fil d'Ariane mène à Pity Cabrera Trio, qui tisse ses liens entre Amérique latine et Europe, classique et jazz, Caraïbes et swing. La formation, impressionnante, a été retenue pour le concours de piano du Montreux Jazz Festival 2011 et connaît sur le bout des doigts ses



DR

classiques, syncopés ou sages. Mais c'est pour toujours mieux s'en éloigner. ■

● CONCERT

JEUDI 23.06
Boogers

Stéphane Charasse
(guitare / chant),
Jérôme Vassereau (guitare),
Marceau Boré (basse),
Jean-Baptiste Geoffroy (batterie),
Julien Senelas (synthé / chœurs)
Artiste du programme
Détoours 2011 de l'Adami

● CONCERT

VENDREDI 24.06
Pity Cabrera Trio

Pity Cabrera (piano),
Inor Sotolongo (percussions)
et Frank Rubio (contrebasse)



Felix Lehner. © Katalin Deér

Métier : fondeur d'art

Felix Lehner se met au service des plus grands. Installé à Saint-Gall, il fait aujourd'hui fabriquer certaines pièces monumentales en Chine.

— Propos recueillis par Mireille Descombes

Né en 1960 à Saint-Gall, Felix Lehner se consacre au métier de fondeur d'art après un apprentissage de libraire. En 1983, il crée sa Kunstgiesserei à Beinwil am See (Argovie). L'entreprise déménage en 1994 dans le site industriel du Sittertal à Saint-Gall. Elle travaille avec de nombreux artistes suisses et étrangers dont Markus Raetz, Martin Boyce, Fischli & Weiss, Ugo Rondinone, Urs Fischer et Paul McCarthy. Depuis 2005, elle collabore avec une fonderie à Shanghai. Elle compte entre 30 et 40 collaborateurs. Situé sur le même site que la fonderie, la Fondation Sitterwerk a été créée en 2006.

■ Une fonderie d'art est un lieu fascinant, mystérieux, mais dangereux. On ne s'y aventure pas sans guide. De toute manière, à moins d'être du métier, il est bien difficile de reconnaître le chef-d'œuvre en gestation dans une énorme pièce de bronze encore brute ou de comprendre à quoi « jouent » les deux spécialistes qui ont accroché un gros poids à un long bras en cire. Comme il se doit, Felix Lehner nous attend donc dans l'entrée où sont réunies diverses pièces échantillons ainsi que le matériel nécessaire pour expliquer la technique de la fonte à la cire perdue, la spécialité de la maison.

Une interview ? Bon d'accord, mais pas tout de suite. Chaleureux mais laconique, le regard intense de ceux qui roulent à la passion, le fondateur et patron de la Kunstgiesserei de Saint-Gall tient d'abord à nous emmener faire le tour de son royaume. Un royaume très démocratique où les employés l'arrêtent au passage pour lui parler de leurs recherches, où les repas sont pris en commun autour d'une longue table bruisante de conversations joyeuses, où le sculpteur local est accueilli avec la même bienveillance que les stars internationales.

Des grands noms de l'art contemporain, Felix Lehner en compte en effet beaucoup parmi ses clients. Après avoir réalisé des pièces pour les Suisses Peter Fischli & David Weiss, Ugo Rondinone ou l'Indien Subodh Gupta, son équipe travaille actuellement sur l'impressionnant *Ship of Fools* de l'Américain Paul McCarthy.

- Mireille Descombes / Vous êtes fondeur d'art de métier. Est-ce une profession qui se transmet de père en fils ?
- Felix Lehner / Dans mon cas, pas du tout. Mon père

était professeur à l'école secondaire et si, dans mon enfance, nous avons visité des musées en famille, ce ne fut pas déterminant. Contrairement à mon frère et à ma sœur qui ont eu des parcours scolaires plus classiques, je tenais moi, très jeune, à devenir indépendant. En plus j'étais fortement dyslexique, mais j'adorais lire. Alors j'ai fait un apprentissage de libraire. Un grand bonheur ! Je n'ai pourtant jamais exercé le métier car, en vérité, je souhaitais devenir fondeur d'art. À quinze ans, j'avais déjà réalisé un stage dans une petite entreprise à Bischofszell, pas loin d'ici. Après mon apprentissage, son patron m'a alors engagé. Notre clientèle était assez différente de celle que j'ai aujourd'hui, il s'agissait d'art, disons, plus régional.

- MD / Et vous y avez travaillé longtemps ?
- FL / Malheureusement pas. Au bout d'un an et demi, songeant déjà à créer par la suite ma propre entreprise, j'ai racheté avec un ami deux camions de matériel à une grande fonderie industrielle qui avait fait faillite. Naïvement, j'en avais parlé à mon chef, qui m'a aussitôt mis à la porte. Ce fut très difficile, car je l'aimais

beaucoup et il m'avait énormément appris. À vingt-deux ans, j'avais donc sur les bras un gros stock de machines, mais pas de lieu. Et je n'étais pas sûr de connaître suffisamment le métier.

Il fallait se jeter à l'eau très vite, ou renoncer définitivement. En 1983, nous avons créé la Kunstgiesserei à Beinwil am See dans le canton d'Argovie. Dix ans plus tard, nous avons déménagé dans ce magnifique site industriel du Sittertal, à Saint-Gall. L'entreprise ne cesse de se développer. Elle compte aujourd'hui trente-cinq collaborateurs.

- MD / Vous souvenez-vous comment s'est faite votre rencontre avec l'art contemporain ?
- FL / En autodidacte. Et notamment à travers Hans



La fonderie. © Katalin Deér

Josephsohn, qui fut mon premier client. Juif allemand, ce sculpteur s'était installé à Zurich pour fuir le nazisme, et il y est resté. Quand je l'ai rencontré, il avait soixante ans, et moi vingt. Il fait une sculpture classique, mais très radicale qui commence heureusement aujourd'hui à être découverte et appréciée par un large public. Petit à petit, nous sommes rapprochés. J'ai toujours pensé qu'il réalisait un travail extraordinaire et je me suis efforcé par différents moyens de le défendre.

• **MD** / *Vous êtes des spécialistes de la fonte à la cire perdue, mais vous réalisez aussi des gâteaux volants, des mappemondes qui tournent toutes seules ou des pièces en cire. Comment parvenez-vous à maîtriser toutes ces techniques ?*
• **FL** / Mon équipe regroupe une grande diversité de compétences et de professions. Outre des fondeurs, on y trouve des spécialistes en métallurgie, des ingénieurs, des peintres, des sculpteurs sur pierre, des graphistes, des charpentiers, des architectes et même un tailleur pour hommes. Et quand on ne sait pas, on cherche. L'important n'est pas de tout maîtriser à la perfection, mais de réussir à traduire la pensée de l'artiste, à faire le lien entre son désir et la technique. On fabrique tout, mais on n'a pas trop envie de travailler avec des polymères ou des plastiques. Ce ne sont pas des matériaux agréables à manipuler. Bien sûr, quand des artistes comme Fischli & Weiss nous proposent de réaliser leurs pièces noires en polyuréthane, on accepte avec enthousiasme.

• **MD** / *Et quand les artistes viennent vous trouver, arrivent-ils avec un projet déjà parfaitement ficelé ?*
• **FL** / Oh non ! Souvent même ce n'est pas encore clair du tout ! Et ça change beaucoup en cours de route. Les artistes apprécient donc que l'on soit très ouverts. Mais parfois, c'est difficile parce qu'ils ne cessent de douter, de se remettre en question. Nous, nous pensons alors que c'est notre travail qui ne va pas, nous nous focalisons sur l'exécution alors qu'ils nous posent d'autres questions. Ils se demandent en fait s'il s'agit d'une bonne pièce et s'ils n'auraient pas dû encore y changer quelque chose. Il est donc important d'avoir du temps à leur consacrer.

• **MD** / *Depuis votre arrivée à Saint-Gall, votre entreprise s'est considérablement agrandie et diversifiée, notamment dans le domaine de la restauration. Depuis 2005, vous travaillez également en collaboration avec une fonderie chinoise. Pourquoi ?*
• **FL** / À l'époque, nous étions en train de réaliser un ours en bronze de sept mètres de haut pour Urs Fischer et nous cherchions un lieu capable de fondre des pièces d'aussi grande taille. Or, dans ce domaine, la Chine est très intéressante. Le savoir-faire lié à la tradition réaliste socialiste de la sculpture politique

monumentale ne s'y est pas perdu, contrairement à ce qui s'est passé plus près de chez nous dans les pays de l'Est. Les fondeurs chinois n'ont en outre pas peur des défis. Avec eux, pas besoin de discuter longtemps, on fait. Nous avons visité trois entreprises et en avons finalement choisi une à Shanghai. Ce n'était pas forcément celle qui offrait la plus grande qualité – on peut toujours l'améliorer – mais la meilleure communication. Aujourd'hui, nous avons deux ou trois de nos collaborateurs qui travaillent en permanence sur place et des fondeurs chinois viennent régulièrement nous rendre visite.

• **MD** / *Parallèlement à la fonderie et à son intense production, vous avez encore l'énergie de développer, sur son très beau site, des activités culturelles parallèles...*
• **FL** / Mais qui prolongent et alimentent la vie de l'entreprise. Il s'agit en effet de trois ateliers d'artistes, d'une bibliothèque d'art accessible au public qui compte quelque 25 000 volumes et dans laquelle ont pris place également nos archives de matériaux. Juste à côté de la fonderie, nous avons également créé le Kesselhaus Josephsohn, un lieu de travail, de stockage et d'exposition – où l'on vend des pièces – consacré à ce sculpteur dont je vous ai déjà parlé et dont nous sommes en train de réaliser le catalogue raisonné. Depuis 2006, ces différentes initiatives sont désormais regroupées au sein de la Fondation Sitterwerk qui permet de leur donner un cadre et une meilleure assise financière.

• **MD** / *Une bibliothèque dans une fonderie, apparemment la passion des livres ne vous a pas quitté...*
• **FL** / Effectivement, mais la grande partie de la collection a été réunie par Daniel Rohner, un ami décédé il y a quatre ans. Cet homme passionné et un peu fou ne voulait pas que ses livres finissent dans une classique bibliothèque de ville ou d'université. Nous avons donc imaginé un système totalement différent dans lequel les ouvrages ne sont pas étiquetés mais dotés de puces électroniques. Les usagers peuvent donc les déposer n'importe où et on les retrouvera ensuite sans peine grâce à un scanner qui chaque jour réalise un inventaire complet des rayons. L'ordre changeant, le volume change aussi régulièrement de voisins. Or on sait que les voisins d'un livre sont souvent aussi intéressants sinon plus que le livre lui-même car ils nous emmènent là où l'on ne s'attend pas. Grâce à ce système, la bibliothèque fonctionne donc comme un véritable organisme vivant et mobile qui stimule la créativité et relance l'imaginaire. Que souhaiter de mieux dans un environnement comme le nôtre ! ■

Mireille Descombes est journaliste et critique d'art à *L'Hebdo*.



La bibliothèque. © Katalin Deér



THÉÂTRE FORUM MEYRIN

Théâtre | Danse | Musique | Cirque | Famille | Expos

Exposition
Autofictions et mythologies personnelles

Théâtre
La Dernière leçon
Noëlle Châtelet / Gérald Chatelain

Rencontre
Noëlle Châtelet

Rencontre
Sylviane Agacinski

Danse
Femme de
Caroline de Cornière

Cirque
[TAÏTEUL]
La Scabreuse

www.forum-meyrin.ch

FORUM
THÉÂTRE
MEYRIN

Théâtre Forum Meyrin
Place des Cinq-Continents 1 / 1217 Meyrin / Genève

Photo [TAÏTEUL] © Brigitte Pougeois, Michel Nicolas, La Scabreuse
Design © Spirale Communication visuelle

La Biennale di Venezia
54th International Art Exhibition

4 June to 27 November 2011

Switzerland presents:

Swiss Pavilion, Giardini


Thomas Hirschhorn: «Crystal of Resistance»

Teatro Fondamenta Nuove

«Chewing the Scenery»

With Pauline Boudry / Renate Lorenz, Tim Zulauf /
KMUProduktionen, Maria Iorio / Raphaël Cuomo,
Uriel Orlow, Eran Schaerf et al.

Curated by Andrea Thal

 Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Swiss Confederation

Federal Department of Home Affairs FDHA
Federal Office of Culture FOC



mcb-a
MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE
www.mcba.ch

Jalousie (Dix Estampes
décoratives, n° 91, 1897.
Chromolithographie,
85,6 x 86,2 cm (tondo).
Ville de Genève, musée
d'Art et d'Histoire, cabinet
d'Arts graphiques. Détail

**Eugène
Grasset**
L'art et l'ornement
18.3.-13.6.2011

A venir
Passions privées, trésors publics
8.7.-11. 9.2011



 **l'épreuve** **les acteurs de bonne foi**
Compagnie du Passage m. en sc. Agathe Alexis m. en sc. Robert Bouvier

interprétation
Agathe Alexis
Robert Bouvier
Marie Delmarès
Vincent Fontannaz
Sandrine Girard
Nathalie Jeannet
Guillaume Marquet
Frank Michaux
Nathalie Sandoz
Maria Verdi

coproduction
Compagnie du Passage - Neuchâtel
Compagnie Agathe Alexis - Paris
Centre dramatique régional - Tours

deux comédies de **Marivaux**

théâtre du passage
Théâtre du Passage, Neuchâtel | jeudi 5 et vendredi 6 mai 2011 | 20h
4, passage Maximilien-de-Meuron · 2000 Neuchâtel · Réservations: 032 717 79 07 - www.theatredupassage.ch

© Graphisme et illustration 

BEX &
ARTS

Sculptures dans le parc de Szilassy
Triennale, 11^e édition, 2011

12.6. – 25.9.



TERRITOIRES

Gianfredo
Camesi

Museo Cantonale d'Arte Via Canova 10 Lugano 11 Giugno 18 Settembre

Martedì 14-17 Mercoledì-Domenica 10-17 Lunedì Chiuso

L'actualité culturelle suisse en France / Expositions



BURRI SANS FRONTIÈRE René Burri

À près de septante-neuf ans, il vient d'être récompensé par le prestigieux Swiss Press Photo Award 2011. Mais pour ce Zurichois, tout démarre en 1949, l'année de ses seize ans. Il assiste à un défilé, il tient dans sa main l'appareil photo de son père et il immortalise Winston Churchill, debout dans sa décapotable. L'image est sublime et une vocation est née. Après ses études à l'École des arts appliqués de Zurich, René Burri se fait colporteur d'images, et pas des moindres, celles du monde et de l'époque qui l'entourent. Guerre de Corée, Vietnam, crise de Cuba... Il est alors correspondant pour l'agence Magnum-photos ou encore le magazine *Life*. De cette période intense, il rapporte des clichés qui feront date. Che Guevara, le front en arrière, un cigare planté dans son visage frondeur, Picasso de profil, en marinière, pris dans un moment intérieur, Le Corbusier lunettes rondes et nœud papillon, c'est lui. De quoi saisir parfaitement sa fameuse citation : « *J'ai toujours cherché les pionniers, les comètes qui laissent une trace.* » Cela dit, René Burri est non seulement un témoin mais aussi un artiste, passionné du collage. Pendant les nombreux voyages qu'il effectue tout au long de sa carrière, Burri sélectionne des images volées à même des magazines pour les recombinaison ensuite. Le réel qu'il tente de capturer à travers son objectif, il le restitue d'une autre façon avec pinceau, colle et papier, comme une sorte de commentaire sur sa photographie documentaire. Il était temps en tous cas de redécouvrir son travail. Reporters sans Frontières a choisi cette année de lui consacrer son célèbre catalogue. Le photographe a alors fouillé dans ses archives et en a ressorti des trésors. Une centaine d'images, illustres et inconnues, seront reproduites dans le catalogue et une sélection de tirages originaux est proposée en exclusivité à la galerie Esther Woerdehoff. Sur invitation de René Burri, la galerie expose également *Freiheit* (liberté), une série d'aquarelles réalisées par son amie artiste allemande Angela Weyersberg. **Florence Grivel**
Paris, Galerie Esther Woerdehoff, jusqu'au 4 juin

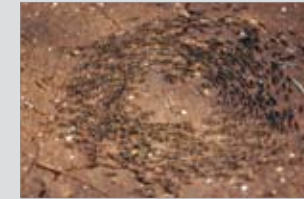


HORIZONVILLE Yann Gross

Nominé cette année aux Rencontres internationales de la photographie d'Arles, pour le prix Découverte, le photographe suisse Yann Gross a droit à son exposition personnelle. Il présentera sa série *Horizonville*, qui a également fait l'objet d'une publication. S'inspirant d'un film de David Lynch qui racontait le périple d'un retraité à bord d'un tracteur, Yann Gross était parti découvrir la vallée du Rhône à califourchon sur une

mobylette. Empruntant des chemins de traverse, le photographe a su débusquer de curieux individus dans cet espace à l'écart, semi-rural et semi-urbanisé, selon comment on le regarde. Yann Gross offre en effet une exploration anthropologique sur la spécificité de certaines pratiques culturelles dans ce lieu de passage. Entre zones industrielles et champs labourés, s'étale ici le rêve américain, et les fous de Nashville se retrouvent autour de fêtes country et de rodéos à motos. Yann Gross a su les découvrir et leur donner un visage, avec beaucoup d'humanisme et un brin de tendresse. Dans des mises en scène où se mêlent tous les poncifs de cette sous-culture populaire, l'ancien élève de l'ECAL leur a offert un lieu imaginaire : Horizonville. LP

Arles, Rencontres internationales de la photographie, du 4 juillet au 18 septembre



ANTS Robin Meier & Ali Momeni

Des milliers de fourmis qui dessinent des motifs abstraits en réagissant à des phéromones artificielles et à des sons générés par ordinateur, voilà le nouveau projet fou du duo d'artistes et musiciens Robin Meier et Ali Momeni. Meier, né à Zoug, vit et travaille à Paris. Momeni, né en Iran, est installé à Minneapolis. Le public a pu les découvrir en 2010 lors de l'exposition *Dynasty*, organisée par le Musée d'art moderne de la ville de Paris et

le Palais de Tokyo, avec *A tentative call to the other*, vingt-cinq haut-parleurs suspendus au plafond, et *Truce: strategies for post-apocalyptic computation*, où des moustiques créent de la musique. Avec *Ants*, Meier et Momeni utilisent de nouveau la poésie des comportements de certaines espèces animales, et surtout la façon dont le son les influence. Ils se sont basés sur des études scientifiques qui prouvent que les fourmis peuvent être chorégraphiées grâce à des vibrations sonores, odeurs, signaux visuels et phéromones. Les deux artistes ont conçu une installation grâce à laquelle ils conditionnent des fourmis, en modifiant l'environnement dans lequel elles vivent. La trace de leurs déambulations sera enregistrée et projetée sur les murs de la salle. LP
Paris, Palais de Tokyo, du 8 juillet au 18 septembre



PAZ CORONA // OLIVIER MOSSET

Une exposition d'Olivier Mosset, ça peut être tout sauf du Mosset ou bien au contraire. Bref et récent récapitulatif : 2009 : Magasin de Grenoble : *Portrait de l'artiste en motocycliste*. Ou comment se dessinent les affinités (s)électives qui constituent une personnalité de créateur par la présentation articulée de ses collections. 2010 : Musée d'art contemporain, Lyon : (A *STEP BACKWARDS* / *BOB'S KITCHEN* / *CAPRICE* / *CARRÉ BLEU SUR FOND BLANC* / *CIMAISES* / *DAVE'S CORNER* / *DUSTER* / *ESCORT* / *ESTATE* / *LES SOCLES RÉVOLUTIONNAIRES* /

SKYLARK / *SUN CITY* / *TOBLERONES* / *TRÉSOR PUBLIC*) : un titre égrenant certaines des œuvres phares d'Olivier Mosset sans que son nom n'apparaisse. Seules les œuvres sont ici revendiquées, hors patronyme, à la barbe de ceux qui se déplacent au son d'un nom, donc d'un « label ». 2011 : pour l'exposition Mosset à la Galerie des Filles du Calvaire, l'artiste propose le contraire, son nom justement, pour attirer le public à découvrir une inconnue : Paz Corona. Elle n'a jamais exposé, elle peint à l'huile et elle est aux antipodes du degré zéro de la peinture : peinture à grands traits, violence du geste, figuration sur fond inachevé... Face à son travail, de grands monochromes de Mosset, finis, aux surfaces imperceptibles : miroir qui réfléchit les désordres caduques dissensions entre les différentes écoles picturales ? FG
Paris, Galerie des Filles du Calvaire, du 13 mai au 18 juin



DENIS SAVARY

Ce printemps, le jeune artiste vaudois Denis Savary s'empare de la totalité des espaces de la Galerie Xippas pour y exposer pièces connues et travaux inédits. Ce nouveau projet est conçu « *comme une traversée, une déambulation* » dans le labyrinthe des salles d'exposition. Il ne se présente pas comme une simple suite d'œuvres, mais plutôt comme une installation géante

où les pièces se répondent entre elles et modèlent un nouvel espace. Le visiteur, désorienté, emprunte des passages, déjoue des obstacles, se laisse surprendre par des ambiances et des références inattendues, franchit des territoires pour mieux se perdre dans les méandres de sa propre mémoire. Sculpteur, vidéaste, photographe, dessinateur, performeur, Denis Savary, qui travaille à Lausanne et à Paris, aime bousculer les étiquettes et jouer avec les supports. L'art est pour lui un espace de jeu, de découverte. On a pu le vérifier l'automne dernier avec son *Carrousel*. Cette exposition, créée pour La ferme du buisson à Noisiel, était déjà pensée comme une appropriation totale des lieux, une réinvention de l'espace, une invitation à la déambulation et aux réminiscences. LP
Paris, Galerie Xippas, du 21 mai au 30 juillet

La Suisse en un clic.

Informations, actualité, reportages, analyses sur la plate-forme multimédia indépendante en 9 langues : de Suisse, sur la Suisse. swissinfo.ch

swissinfo.ch

L'ACTUALITÉ SUISSE DANS LE MONDE

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© Isabelle Meister

**DERNIER THÉ À BADEN-BADEN
Plonk & Replonk**

On connaît le duo de frères chauds-de-fonnières à travers leurs cartes postales décalées qui mélangent pour le meilleur et pour le rire de vieilles photos d'époque et des éléments contemporains. Un exemple ? « *Une mémorable partie de tir au flan* » où l'on voit trois chasseurs à moustaches et casquettes se reposer contre une botte de foin tandis qu'à leurs pieds git un flan monumental parsemé d'une balle... Dans la même série des Cartes postales à savourer sur leur site (www.plonkreplonk.ch), autre clin d'œil qui résonne avec l'actualité : quatre réacteurs nucléaires coiffés de géraniums géants et fumants, avec cette légende « *Centrale fonctionnant aux géraniums enrichis* »... Humour en douce et belle capacité à décoller. L'an dernier, les frères terribles ont justement réussi un décollage périlleux : *Dernier Thé à Baden-Baden*, transposition sur un plateau de théâtre de leur univers étrange à travers l'histoire rocambolesque d'un agent double, Otto, qui aurait véritablement été dupliqué alors qu'il était bébé... Toujours cette manière de prendre les expressions au premier degré. Sous la conduite d'Andrea Novicov, directeur du Théâtre Populaire Romand, le duo a prestement négocié ce passage à la 3D. Morse académique, monuments défoncés, lapin géant, effigie d'une amoureuse transie ou asile de fous : Otto, l'agent double interprété avec habileté par le comédien Didier Chiffelle, traverse mille situations absurdes. À propos, comment passer d'un vélo d'appartement à une chevauchée céleste ? Grâce à la blue box, procédé utilisé par la météo à la TV. Filmée sur fond bleu, l'action est reprojétée sur une multitude d'images préfabriquées et permet le bluff sans limite. Autre trouvaille de ce joyeux délire, une bande-son bricolée à vue. Habillées en infirmières, deux bruiteuses manipulent scies, bouillottes et objets divers pour évoquer un avion qui décolle, des hommes qui luttent, un cœur qui bat. Soit un mille-feuille joliment piégé qui, l'air de rien, jouent avec les clichés, heureux ou inquiétants, du siècle écoulé. **Marie-Pierre Genecand**
Paris, Théâtre de la Cité internationale, les 7 et 8 mai



© Anne Collard

NICOLAS FRAISSINET

C'est un petit futé. Nicolas Fraissinet, pianiste, auteur, compositeur et interprète, a produit son nouveau CD – le deuxième – grâce à un site communautaire. Autrement dit, ce sont des internautes, enthousiastes, qui l'ont financé. Ce printemps, Nicolas Fraissinet entame une tournée en France, avec un passage à Paris, pour présenter ce disque, intitulé *Métamorphoses*, qui s'inscrit dans la droite ligne du précédent, (*Courants d'air*, sorti en 2008), soit des chansons à texte portées

par une voix aérienne. Initié à la musique en famille, formé au classique et au jazz, Nicolas Fraissinet est passé par des études de lettres, la BD et le cinéma avant de se rendre compte que la musique et les concerts étaient la meilleure façon pour lui de communiquer avec un public. C'est sur scène qu'il s'est fait connaître. Parfois virevoltants, virtuoses et amusés, – *Avec le vent* – parfois mélancoliques et tendres – *Le sourire de ma mère* – portés par des textes piquants où souvent la formule fait mouche, ses morceaux ont su conquérir un public désormais fidèle. En 2009, Nicolas Fraissinet a reçu le Prix du meilleur artiste francophone aux Jeux de la Francophonie, à Beyrouth. LP
Paris, Le divan du monde, le 12 mai
Tremblay-en-France, Scène Jean-Roger Caussimon, le 14 mai
Montauban, Magic Mirrors, le 2 juin



© Jean Jacques Galley

**REMIX
Jael**

Qu'il serait dommage de s'éblouir de Budapest, de ses bains baroques et des vieux ponts de Prague, des tangos de Buenos Aires célébrés ces temps-ci par Gotan Project, tout cela sans avoir jamais goûté aux frissons de Jael. Ce duo virtuose, né à Neuchâtel il y a trois décennies, réussit à emprunter, quelle que soit la formation choisie, les mêmes chemins « *d'or et de pluie sur les forêts d'automne* » qui poussèrent, un jour, la chanteuse

Barbara à prendre la plume. Thierry Châtelain, pianiste, accordéoniste, compose pour sa partenaire Coline Pellaton, violoniste et chanteuse au timbre incomparable. Leur voyage d'Ouest en Est, d'Est en Ouest, n'a fait que séduire, comme séduit l'âme slave, car il retient, dans un souffle et souvent sans un mot, le meilleur de chaque destination. Au fil de neuf albums, rares sont les auditeurs et spectateurs à être restés sur le bord du chemin. Installé à Paris depuis une dizaine d'années, Jael vous attend au coin du 5^e arrondissement, en duo, et vous retrouve comme à chaque fois, comme une ambiance de Barbara : « *Et je sais, sur mon cou, la main nue qui se pose, et j'ai su, à genoux, la beauté d'une rose, la beauté d'une rose.* » Étienne Arrivé

Paris, La vieille grille, les 27 mai et 24 juin



© Mario Del Curro

**FIN DE PARTIE
Jean-Quentin Châtelain**

Aux côtés de Serge Merlin dans le rôle de Hamm, Jean-Quentin Châtelain est Clov, dans cette mise en scène par Alain Françon de *Fin de partie*, de Samuel Beckett. Hamm, le maître, est un vieillard acariâtre, aveugle et en fauteuil roulant. Clov est son valet et fils adoptif, qui subit son emprise. Mais tout va peut-être finir aujourd'hui.

Ce huis-clos, dont la fin est autant espérée que redoutée par les personnages, est un des grands textes de l'auteur de *En attendant Godot*. Clov va-t-il abandonner Hamm ? Dans leur dialogue empreint de souffrance, transparaît un sentiment étrange et violent, fait de haine et de passion, de peur du vide aussi. En 2010, Jean-Quentin Châtelain a obtenu le Prix de la critique théâtrale en tant que meilleur acteur, pour son rôle dans *Ode maritime* de Pessoa, mis en scène par Claude Régy, récompense qu'il avait déjà eue en 1992 pour son inoubliable interprétation de *Mars*, de Fritz Zorn, au Centre culturel suisse de Paris. On l'a vu également cette saison au théâtre de Vidy à Lausanne dans *J'ai passé toute ma vie à chercher l'œuvre-boîte*, de Maurice-Domingue Barthélémy. LP

Paris, Théâtre de la Madeleine, du 10 mai au 17 juillet



© Steeve Jucker

**MADE IN PARADISE
Yan Duyvendak & Omar
Ghayatt & Nicole Borgeat**

Bien avant les manifestations de la place Tahrir, au Caire, Yan Duyvendak avait fait la connaissance de l'artiste performeur Omar Ghayatt. De leur rencontre est né *Made in Paradise*. Ce spectacle sur le rapport à l'autre et à sa culture ouvre un espace public où sont éprouvés, collectivement et individuellement, idées reçues et clichés. Il appartient ici aux spectateurs de décider du sort de la manifestation : tout peut exploser ou se maintenir résolument en

ordre. Les artistes offrent au public le choix entre des « fragments », morceaux narratifs ou moments de performance, articulés dans une dramaturgie de Nicole Borgeat dont les ressorts opèrent dans l'alchimie, toujours singulière, de chaque soirée. Enigmatiques, drôles, dérangeants ou attirants, les fragments proposés par les artistes laissent au spectateur la liberté de participer ou non, d'observer ou de quitter les lieux, de goûter une pâtisserie ou d'exécuter un geste qu'il n'aurait jamais imaginé accomplir de sa vie. Sans démonstration didactique ni bonne conscience surfaite, *Made in Paradise* dénonce la logique du choc des civilisations, en bouleversant les codes de la représentation : la mise à mal des règles de la présence scénique orchestre le démontage de notre image de l'autre. David Zerbib

Lons-le-Saulnier, Scène du Jura, les 20 et 21 mai

L'actualité culturelle suisse en France / Scènes



© S. Rouge

ERIK TRUFFAZ

Erik Truffaz sait assembler les goûts, et fait l'éloge du métissage en musique. C'est sans doute ce qui séduit le grand public et le label Blue Note qui le produit depuis 1997. Trompettiste et compositeur, il a créé une famille de musiciens. Une grande énergie se dégage de la présence de tous ces groupes sur scène. Avec notamment un quartet formé autour de trois jazzmen suisses d'exception : l'organiste Patrick Muller, le batteur Marc Erbetta et le contrebassiste électrique Marcello Giuliani. Trois complices discrets, merveilleux interprètes. Meilleurs que leur leader ? Longtemps la question se posait pour la critique. Mais la grandeur de Truffaz se situe ailleurs que dans son talent de musicien, qui pourtant a amené toute une génération à écouter la trompette autrement. Les univers d'Erik Truffaz valent pour leur attention extrême au son des autres. La jungle de Marc Erbetta à la batterie, puis les déflagrations beaucoup plus rock et sèches de Philippe Garcia sur le même instrument. On imagine l'émacé Haut-Savoyard comme un visiteur d'un musée de la musique. Il glane des idées par ci, par là. D'abord celle de mélanger le jazz et la musique électronique, avec des albums comme *The Dawn*. Puis cette attraction pour les voix, celle de Nya rappeur vindicatif, celle de Mounir Toudi troublant chanteur de l'âme tunisienne, celle de Sly Johnson doux bluesman. Et dernièrement deux chanteuses de Suisse alémanique qui réforment la pop, Sophie Hunger et Anna Aaron. De tout ce qu'il touche, il fait un concept, une série. Et cela semble toujours sur le fil entre la sincérité pure et une volonté plus commerciale. Paradoxalement, c'est quand il revient à la simplicité la plus désarmante : en duo acoustique avec le pianiste Malcolm Braff, en expérimentation totale avec Pierre Henry, ou en se laissant hanter par les mots à la main du poète Joël Bastard, qu'il nous atteint. Truffaz a proposé *Les gosses de Tokyo* d'Ozu comme film à illustrer musicalement. On salue sa curiosité et son côté enfantin, malgré tout... **Alexandre Caldara**

Argentan, Le Quai des Arts, le 20 mai
Arles, Le Cargo de Nuit, le 27 mai

Six Fours les Plages, Espace Culturel André Malraux, le 28 mai



© Pierre Nydegger

**LA MADRE
Massimo Furlan**

Massimo Furlan poursuit sa résidence au Théâtre de la Cité internationale de Paris. Après son spectacle *1973*, il présente ce printemps une nouvelle performance, *La Madre*. Le projet ne manque pas de piment : les spectateurs seront conduits, par petits groupes, d'une maison de la cité internationale à l'autre. Chaque fois, ils rencontreront un étudiant qui les invitera à entrer dans sa chambre et à écouter, voir, entendre un récit, sous des formes variées – parole,

chant, installation. Tous ces récits tourneront autour d'une même figure, celle de la mère. *La Madre* est un questionnement sur la représentation de l'autobiographie, du récit à la fiction, et de la place du spectateur dans le dispositif narratif. « *Plasticien corporel* », selon ses propres termes, Massimo Furlan croise plusieurs disciplines, entre arts de la scène, vidéo et installation. Il explore depuis plusieurs années, à travers des projets comme *It's all forgotten*, *You can speak you're an animal*, et aujourd'hui *La Madre*, mémoire privée et collective, culture populaire, oubli et souvenirs d'enfance. Son travail, en apparence ludique – il a rejoué avec *Numéro 10* la demi-finale du mondial de foot de 1982 et avec *1973* le concours de l'Eurovision – est toujours chargé de mélancolie. LP

Paris, Théâtre de la Cité internationale, du 24 au 26 juin



© Jean-Yves Genoud

**SIDEWAYS RAIN
Guillermo Botelho**

Chez Botelho, les entrées de scène sont spectaculaires et les sorties inoubliables. Entre deux, c'est un flux d'énergie qui doit autant aux origines brésiliennes du chorégraphe qu'aux dix années passées à Genève auprès d'Oscar Araiz. De toutes les créations de ce grand signataire de chorégraphies aux thèmes urbains et domestiques, *Sideways rain* est la plus puissante. Une étonnante synthèse entre le calvinisme dans

lequel il vit et le baroque brésilien qui l'a formé avant de créer sa compagnie Alias. Une déferlante de corps traversent la scène de jardin à cour comme sur un fil : à terre, debout, à quatre pattes, tête en arrière, tête en avant. Des corps tendus vers l'infini, remplacés par des corps venus de l'infini dansent une litanie rapide et captivante, un Memento mori sans tristesse. Une action de grâce sur musique profane. Dans chaque pièce de Botelho, une scène prégnante vous poursuit au-delà du théâtre, au-delà de la semaine – une traversée de nageurs, un carrousel de couples, un piano glissant – ici, c'est une pluie de fils de Parques, magistrale et délicate mise en abîme du destin. **Hélène Mariéthoz**

Rencontres Chorégraphiques, Noisy-le-Grand, Espace Michel-Simon, le 12 mai



© F. Shairo

THIERRY ROMANENS

Le goût de l'espièglerie est une chose qu'on s'explique difficilement, et dont on ne se défait pas, car il nous a permis d'exister dans le regard des autres. Tel est Thierry Romanens, un peu humoriste et beaucoup musicien, quadragénaire qui branche sa mandoline sur un trio de jazz, et obtient dans la foulée le prix « *coup de cœur francophone* » de la prestigieuse Académie Charles Cros. C'est avec cette

formation, baptisée Format A3 (Patrick Dufresne à la batterie, Alexis Gfeller au clavier, Fabien Sevilla à la contrebasse) que le Vaudois nous ravit et nous balance qu'il « *s'appelle Romanens, et que [nous] pouvons tous aller [nous] faire voir* ». Il a des bleus au cœur, c'est entendu, et de vrais potes, comme Fabian Tharin, jeune auteur mis à contribution pour faire craquer le maquillage sans abîmer la bille du clown. « *J'en suis à un point de ma carrière où je suis prêt à tout tenter* », expliquait Thierry Romanens à la sortie de son 4^e et dernier album à ce jour. À nous de suivre l'histrion, un peu crooner, sur la route de Toulouse, à Montauban, pour écouter crépiter un artiste panaché, virevoltant et désenchanté. Le nom du festival tarn-et-garonnais l'aimante comme un conseil : « *Alors... chante !* » Étienne Arrivé

Montauban, Magic Mirrors, le 2 juin



© B.S.

COLLOQUE MAX FRISCH

« L'œuvre de Max Frisch dans le contexte de la littérature européenne de son temps », est l'intitulé du colloque international, ouvert à tous, qui se tiendra du 11 au 13 mai à Mulhouse. Organisé par l'Institut de recherche en langues et littératures européennes (ILLE), en partenariat avec les Archives Max Frisch et l'ETH de Zürich, ce colloque permet de commémorer le centenaire de

la naissance de l'écrivain zurichois (1911-1991). Il montrera les influences et la réception des textes de Max Frisch, leurs liens avec les autres littératures européennes. Frisch a laissé une œuvre riche et polymorphe, qui rassemble des romans mais aussi du théâtre et des scénarios de films, une œuvre marquée par l'existentialisme. L'auteur de *Homo Faber* et de *La muraille de Chine* a souvent pris part aux débats politiques de son temps, autant sur des problèmes internes à la Suisse que sur des problèmes internationaux, et son œuvre reste marquée par son engagement. Le colloque rassemblera des communications en français et en allemand, qui analyseront les relations entre le travail de Frisch et ceux de Thomas Mann, Ludwig Hohl, Uwe Johnson. LP

Mulhouse, Campus Illberg, du 11 au 13 mai

L'actualité éditoriale suisse / **Arts** (ouvrages disponibles à la librairie du CCS)**LES OISEAUX**
Germano Zullo et Albertine

Un monsieur en salopette bleue conduit une camionnette rouge dans un désert jaune. Lorsqu'il se gare et ouvre les portes de son engin, des oiseaux multicolores s'en échappent. Mais un tout petit volatile, apeuré et timide, refuse de les suivre.

Un casse-croûte partagé plus tard, c'est le monsieur qui s'envole, aidé de son nouvel ami. Une fable sur l'amitié, pleine de tendresse et de poésie, comme toujours chez Albertine et Germano Zullo, dont les livres semblent animés d'une douce folie. Ce duo – il est auteur et elle est illustratrice – a su, au cours des années, créer un univers personnel plein d'une fantaisie absolument unique dans le monde de la littérature pour enfants. Le jury du Prix Sorcières ne s'y est pas trompé, puisqu'il a plébiscité cette année *Les Oiseaux* dans la catégorie « Albums ». Décerné par l'Association des librairies pour la jeunesse et l'Association des bibliothèques de France, le Prix Sorcières est une des plus hautes distinctions de l'Hexagone pour ce type d'ouvrages. Ce n'est de loin pas la première récompense obtenue par les auteurs, qui bien au contraire accumulent les lauriers depuis le début de leur travail en commun, il y a une dizaine d'années.

Depuis *Marta et la bicyclette*, paru en 1999 déjà à la Joie de lire, Albertine et Germano Zullo ont patiemment élaboré une œuvre dont on mesure pleinement aujourd'hui toute l'originalité. Une ligne graphique identifiable au premier coup d'œil, un style qui tient tant aux couleurs chaudes utilisées qu'au trait d'Albertine, à sa façon de camper des personnages aux corps longs, toujours en équilibre précaire. Quelques phrases menues, qui suggèrent plus qu'elles ne disent, et c'est le talent de Germano Zullo qui est à l'œuvre. L'auteur du très beau texte autobiographique *Quelques années de moins que la lune* se révèle, dans toute sa pudeur et sa subtilité, avec *Les Oiseaux*. **Sylvie Tanette**

Éditions La joie de lire

**SITES & SIGNS**
Georg Aerni

Snap shot... parfait antonyme pour qualifier la photographie du Zurichois Georg Aerni. Pas de déclenchement rapide, pas d'heureux hasard, pas de flou. Tout est clair sur les clichés de Georg Aerni, clair comme un plan d'architecte, son premier métier. Si clair que la raison se brouille. Des panoramas cliniques de Paris la hausmanienne à des façades enveloppées de mantille verte,

algues métropolitaines, en passant par des paysages de glaciers « contemporains » aux moraines grises, des détails urbains de Barcelone, Hong Kong, Mumbai et Tokyo ou encore des intérieurs de cages capturés dans des zoos, et un silence s'impose. Après le silence, le vertige du regard. Tous ces territoires se présentent comme construits de toutes pièces. Même les zones de friches intégrées dans les zones d'habitation semblent appartenir à la volonté d'un plan directeur parfois anarchique, mais toujours autoritaire. Le fait que les images ne s'abandonnent pas à la séduction d'une narration possible ramène le regardeur à une sensation d'aliénation. Un travail d'une précision, d'une obsession et d'une inspiration qui contaminent. Ce livre est la première monographie rétrospective consacrée aux photographies de Georg Aerni. **Florence Grivel**
Scheidegger & Spiess

**HORS-BORD 1 À 7**
Arnaud Robert/Frédéric Clot

L'un s'exprime à coups de peinture, de griffure, de mine de plomb et d'encre au service de paysages, de fragments du monde comme des pointillés de sens, guerriers contemporains en équilibre dans un monde déjà instable. L'autre aime regarder, mais il aime aussi entendre, raconter l'écoute, jouer des

mots, les faire mousser en cascade de sens, d'indécence. Ces deux-là, ce sont l'artiste Frédéric Clot et le journaliste musical Arnaud Robert. Amis de presque enfance, ils ont roulé leur bosse ensemble, chacun se nourrit des histoires de l'autre. Ils voyagent parfois dans les mêmes coins du monde au même moment, parfois pas. Chacun se fait posséder par des images, différentes ou pas. Entre eux le dialogue est constant. Ils avaient envie d'écrire ensemble sept chapitres. Sept livres en fait, tous désormais disponibles. Des livres comme pour déborder des marges. Partition à quatre mains qui n'est jamais illustration. Au rythme des mots, répondent des dessins et inversement. Le texte peut se lire sans les images et réciproquement, et pourtant à parcourir ce voyage tribal, tripal, tropical, leur rencontre s'impose capitale. **FG**

Éditions Art & Fiction

**RENATO SALVI ARCHITECTE**
Sous la direction de Bruno Marchand

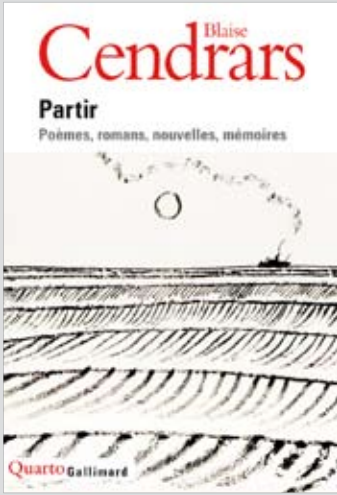
Né à La Chaux-de-Fonds, établi depuis 1988 à Delémont dans le Jura après avoir étudié à l'École polytechnique de Zurich, Renato Salvi s'affirme à double titre comme un architecte « en marge ». Par sa situation géographique bien sûr, mais aussi par sa pratique. Si cet homme chaleureux et passionné a réalisé des villas, des bâtiments

publics et des transformations – dont celle, remarquée, de la gare de Delémont –, il s'est avant tout fait connaître par ses ouvrages d'art pour la Transjurane. « *L'autoroute aura accompagné la vie de Salvi – et pas seulement sa vie professionnelle – pendant plus de 25 ans lorsque le dernier tronçon sera mis en service* », écrit Martin Steinmann dans cette intéressante monographie. Le critique et théoricien y évoque la manière dont Renato Salvi a développé un langage unitaire pour l'ensemble des différents ouvrages, revendiquant l'auto-route « *comme un atout contemporain porteur de valeurs paysagères en soi* ». Un vocabulaire de formes simples mais néanmoins sculpturales, un dialogue avec le paysage et un goût pour les passages et tout ce qui relie que l'on retrouve dans ses autres travaux, notamment dans ses maisons. **Mireille Descombes**
Éditions Infolio

**LE LIVRE LIBRE**
Sous la direction de Frédéric Pajak

Au cours du xx^e siècle, une convergence exceptionnelle entre ateliers de gravure, éditeurs, imprimeurs et artistes a fait de la Suisse romande un terrain d'excellence dans le domaine du livre d'artiste. Un ouvrage somptueux retrace cette aventure. *Le Livre libre – Essai sur le livre d'artiste en suisse romande*

1883-2010, embrasse cent trente ans de création, depuis *Les Quatre frères Aymon* d'Eugène Grasset jusqu'aux créations les plus aventureuses du début du millénaire. Un aller et retour fécond entre la Suisse et Paris, dont l'exemple le plus brillant est celui de l'éditeur Albert Skira. Ainsi, la création en Suisse du mensuel *Labyrinthe* qui succède, dès 1944, à la revue *Minotaure* pour que l'Europe en ruines puisse « *réhabituer ses poumons à l'oxygène de la liberté et du goût* ». Déjà en 1917, Picabia réalisa aux Imprimeries réunies à Lausanne des livres annonciateurs d'une révolution esthétique. Dans la deuxième moitié du siècle, des ateliers de gravure comme ceux de Pietro Sarto et de Raynald Métraux établirent la renommée de la région, grâce aussi à l'imprimeur Jean Genoud. **Isabelle Rüf**
Éditions Buchet-Chastel, collection Les Cahiers dessinés

L'actualité éditoriale suisse / **Littérature** (ouvrages disponibles à la librairie du CCS)**PARTIR**
Poèmes, romans, nouvelles, mémoires
Blaise Cendrars

Il est parti si souvent, et si loin, au cours de sa vie et dans ses livres, qu'on en vient à oublier que Blaise Cendrars est né Frédéric Louis Sauser, le 1^{er} septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, un mois avant son cousin et voisin, Charles Jeanneret, qui, lui, deviendra Le Corbusier. Blaise Cendrars est mort à Paris le 21 janvier 1961, il y a cinquante ans, ce qui lui vaut d'être inscrit cette année aux célébrations nationales en France. Le pays le lui doit bien, lui qui, enrôlé volontaire, a perdu un bras à la guerre de 1914. Cet anniversaire motive aussi la parution du magnifique volume de la collection Quarto/Gallimard. Sous le titre emblématique *Partir*, cette « Pléiade du pauvre » rassemble l'essentiel de l'œuvre : poèmes, romans, nouvelles, mémoires. Nettement moins encombrante que les *Œuvres complètes* chez Denoël (15 volumes), cette édition a été préparée par le même spécialiste, Claude Leroy. Une préface très éclairante, un parcours illustré de la vie et de l'œuvre, une bibliographie complète, des présentations et quelques notes, sans érudition écrasante : de quoi satisfaire amplement le lecteur qui veut se familiariser avec une écriture qui a marqué le tournant du xx^e siècle. Les nombreuses illustrations montrent à quel point Cendrars a été lié à l'art et aux techniques de son temps. *Partir* offre les trois grands poèmes épiques et lyriques : *Les Pâques à New York* (1912), *Prose du Transsibérien et de la Petite Jeanne de France* (1913), *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles* (1918), ainsi que les *Feuilles de route*, chroniques de voyage écrites entre 1924 et 1928. Parmi les romans : *L'Or*, *Moravagine*, accompagné d'un gros dossier, *Dan Yack*, et *La fin du monde filmée par l'ange Notre-Dame*. À quoi s'ajoutent des nouvelles, des récits autobiographiques et des mémoires, dont le recueil intitulé *Bourlinguer*. Toute l'œuvre de cet immense poète est placée sous le signe du « démon du départ », une urgence dont il a fait sa légende et sa force. **Isabelle Rüf**
Éditions Gallimard, collection Quarto

**OGROROG**
Alexandre Friederich

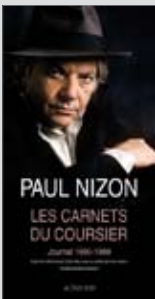
Alexandre Friederich pédale comme d'autres marchent : à la recherche de soi-même, au bout de la fatigue qui libère l'esprit. *Trois Divagations sur le Mont Arto* (Héros-Limite, 2006) le menait tout près de Genève ; *Ogrorog* est une traversée de la France, du Jura à l'Atlantique. Peu importe le but, c'est toujours la route qui fait le voyage. Celle-ci est toute mouillée, parfumée

d'automne, bruisante, parfois hostile. C'est le territoire des bêtes, des plantes, un lieu où « *finir la politique* ». Le voyageur s'y fait discret, ne dérange pas la vie secrète des arbres. Quand il passe par les villages, en quête de pain ou d'un lit, il rencontre l'hostilité polie ou bougonne, parfois un geste amical. Il restitue ces bribes de vie, saisit de minuscules impressions, croise les fantômes de François d'Assise et d'Unabomber. C'est le talent d'Alexandre Friederich, colleur d'affiches, plasticien, que de décanter le quotidien pour en extraire la saveur, étrange ou mélancolique. Qu'il aille se chercher au bout du monde, comme dans *Histoire de ma montre Casio* (art&fiction, 2008), qu'il traverse des territoires familiers, c'est toujours le même art du peu, la même remise en question, souvent drôle, toujours attachante. **IR**
Éditions des Sauvages

**DEUX SŒURS**
Michel Layaz

Elles ont « *la fougue des lionceaux, la rage des oiseaux de proie* » : deux petites Alice qui se créent elles-mêmes leurs merveilles. Bien obligées : leur mère a mis un océan entre ses filles et elle ; le père s'est retiré derrière le rideau de la folie. Dixième roman de Michel Layaz, *Deux Sœurs* tient du conte. Un peu

fées, un peu ogresses, ces petites Poucettes subvertissent par le plaisir ceux qui prétendent les réduire à l'ordre. Une assistante sociale un peu convenue l'apprendra en gloussant de volupté. Un amoureux transi fait-il leur siège ? Elles le soumettent à leurs lois fantasques. Le monde autour d'elles, elles l'enchantent avec des inventions qui font de leur trajectoire un parcours d'art contemporain où l'on reconnaîtra les traces de Giuseppe Penone, Mona Hatoum ou encore Pipilotti Rist. Michel Layaz fait jaillir les mots en cascades joyeuses, ludiques, savantes, musicales et rythmées. Comme au psychiatre-poète, à l'amoureux et aux deux sœurs, le verbe lui sert à étourdir la mort. Un roman élégant, à la virtuosité et aux références un peu trop apparentes. **IR**
Éditions Zoé

**LES CARNETS DU COURSIER**
Paul Nizon

Quatrième tome du journal de Paul Nizon, *Les Carnets du Coursier* retrace les années 1990 à 1999 de la vie de l'auteur bernois, installé à Paris depuis plus de trente ans. Dans ce que Nizon appelle lui-même l'« autre face » de ses romans, se mêlent réflexions sur son projet artistique, descriptions de voyages, souvenirs d'enfance. Les *Carnets* offrent au lecteur une vue détaillée de la genèse de son livre *Chien*, qui naît dans les rues parisiennes

de la rencontre d'un clochard, après n'avoir été que sons. Car, note Nizon, « *en écrivant j'entends ma langue, et souvent je l'entends par anticipation* ». Tout en affirmant les principes de son esthétique personnelle et sa conviction que le matériau ne peut être qu'autobiographique, Nizon s'interroge sur sa place en tant qu'écrivain. Il évoque sa filiation à Hemingway, à Céline, se distancie durement de Max Frisch : « *Pour moi il restait toujours un peu étriqué, jamais il ne devenait un bateau ivre* ». Face cachée de ses romans, les *Journaux*, que l'écrivain commente pour la première fois dans ce quatrième tome, font paradoxalement partie du projet littéraire autofictionnel de l'auteur. *Les Carnets du Coursier* continuent le processus de création d'un moi qui dévoile au lecteur les chantiers de son œuvre comme part de son intimité. Ses variations sur dix ans se lisent avec intérêt et surtout grand plaisir. **Marie Fleury**
Éditions Actes Sud, traduction de Diane Meur, postface de Wend Kässens

**L'ENFANT PRODIGE**
Jean-Louis Kuffer

Les auteurs parfois donnent le meilleur d'eux-mêmes au bout d'un certain nombre d'ouvrages. C'est peut-être le cas de Jean-Louis Kuffer, critique littéraire et déjà auteur de plusieurs romans, récits et journaux, tels que *Le pain de coucou*, *L'ambassade du papillon*, mais qui offre aujourd'hui avec ce récit autobiographique, probablement son texte le plus

touchant. Un récit foisonnant, divisé en sept chapitres, dont les premiers, consacrés à l'enfance, sont imprégnés d'une douce tendresse. Des images mais surtout des mots – « lumière », « dehors », « dedans » – ramènent l'auteur à ses souvenirs. Ainsi le mot « charivari » fait apparaître l'oncle Fabelhaft, « *l'oncle Fabuleux, l'oncle-aux-fables et aux mille folies* ». Outre des personnages hauts en couleurs et des anecdotes personnelles et familiales, Jean-Louis Kuffer convoque la mémoire collective, en nous rappelant les épisodes de *Lassie chien fidèle*, le *Bambino* de Dalida mais aussi les faits divers célèbres et les grands moments de l'Histoire. Surtout, il retrouve les mots de l'époque, termes déuets et expressions oubliées, et la langue allemande, langue familiale, à la fois intime et étrange, traverse parfois les pages. **Sylvie Tanette**
Éditions D'autre part

Dorian Rossel, «L'usage du monde» de Nicolas Bouvier, du 17 au 20 mai

LE TEMPS VOUS OFFRE 3 MOIS DE LECTURE NUMÉRIQUE

Le Temps, partenaire du Centre culturel suisse Paris, vous propose un abonnement gratuit de trois mois au site **letemps.ch**. Média de référence de la Suisse francophone, Le Temps décline ses contenus sur différents supports avec la même exigence de qualité et d'indépendance éditoriale.

Découvrez l'actualité en continu, bénéficiez de l'accès illimité aux contenus du site, parcourez les éditions électroniques du Quotidien (format ePaper, PDF) dès minuit ou accédez de manière prioritaire à la version numérique du Quotidien dès 23h00.

Inscriptions sur www.letemps.ch/ccs

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE